FACULTE DE MEDECINE DE PARIS

Année 1907 — N° 287

THÈSE

POUR

LE DOCTORAT EN MEDECINE

Présentée et soutenue le jeudi 30 mai 1907, à 1 heure

Par

Edmond LABRUNIE

Né à Paris le 17 avril 1880

QUELQUES CONSIDÉRATIONS

SUR

L'ESPRIT DU MÉDECIN

La méthode est le levier des découvertes.

BACON.

Président : M. BERGER, *professeur.*

Juges : MM. LE DENTU, *professeur.*
AUVRAY et MORESTIN, *agrégés.*

PARIS

VIGOT FRÈRES, ÉDITEURS

23, PLACE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE, 23

1907

FACULTE DE MÉDECINE DE PARIS

Doyen	M. DEBOVE.
Professeurs	MM.
Anatomie	N....
Physiologie	Ch. RICHET
Physique médicale	GARIEL.
Chimie organique et chimie minérale	GAUTIER.
Parasitologie. Histoire naturelle médicale	BLANCHARD
Pathologie et thérapeutique générales	BOUCHARD.
Pathologie médicale	HUTINEL. BRISSAUD.
Pathologie chirurgicale	LANNELONGUE
Anatomie pathologique	CORNIL.
Histologie	N....
Opérations et appareils	SEGOND
Pharmacologie et matière médicale	POUCHET.
Thérapeutique	GILBERT
Hygiène	CHANTEMESSE.
Médecine légale	THOINOT.
Histoire de la médecine et de la chirurgie	DEJERINE.
Pathologie expérimentale et comparée	ROGER.
Clinique médicale	HAYEM. DIEULAFOY DEBOVE. LANDOUZY.
Maladies des enfants	GRANCHER.
Clinique de pathologie mentale et des maladies de l'encéphale	JOFFROY.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	GAUCHER.
Clinique des maladies du système nerveux	RAYMOND. LE DENTU.
Clinique chirurgicale	TERRIER. BERGER. RECLUS.
Clinique opthalmologique	De LAPERSONNE
Clinique des maladies des voies urinaires	ALBARRAN.
Clinique d'accouchements	N..... PINARD.
Clinique gynécologique	POZZI.
Clinique chirurgicale infantile	KIRMISSON.
Clinique thérapeutique	A ROBIN.

Agrégés en exercice.

MM.			
AUVRAY	DUPRÉ	LEPAGE	RIEFFEL (chef des trav. anat).
BALTHAZARD	DUVAL	MACAIGNE	TEISSIER
BRANCA	FAURE	MAILLARD	THIROLOIX
BEZANÇON	GOSSET	MARION	VAQUEZ
BRINDEAU	GOUGET	MAUCLAIRE	WALLICH
BROCA (André)	JEANSELME	MERY	
CARNOT	LABBE	MORESTIN	
CLAUDE	LANGLOIS	POTOCKI	
CUNEO	LAUNOIS	PROUST	
DEMELIN	LEGRY	RENON	
DESGREZ	LEGUEU	RICHAUD	

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MES PARENTS

A MON VÉNÉRÉ MAITRE LE Dr PICQUÉ

CHIRURGIEN DE L'HÔPITAL BICHAT

Témoignage d'affectueux dévouement
et d'impérissable reconnaissance.

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

M. LE PROFESSEUR BERGER

MEMBRE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE

CHIRURGIEN DE L'HOPITAL NECKER

A MA FIANCÉE

En souvenir des heures de collaboration, et comme gage d'une communion prochaine et définitive de nos pensées et de nos affections.

QUELQUES CONSIDÉRATIONS

SUR

L'ESPRIT DU MÉDECIN

AVANT-PROPOS

L'étude que je présente aujourd'hui à la Faculté n'est que la préface d'un travail plus considérable que j'ai, depuis longtemps, entrepris, mais que les exigences d'une situation médicale m'ont obligé d'interrompre : je le réserve pour des jours plus propices. Le titre en doit être : *Rôle moral et social du médecin.* Ce seront des lettres écrites à un jeune confrère au lendemain de ses derniers examens, à la veille de son début dans la profession médicale.

Il y a là une grosse lacune que la Faculté, — à tort, selon moi, — n'a pas encore songé à combler : on n'omet rien pour assurer aux étudiants une instruction approfondie ; mais on reste muet sur leur fonction sociale ; on les met en mesure de lutter pour le plus grand bien de tous, et on les laisse dans l'ignorance de leur tâche, de leurs armes, voire même de leurs adversaires.

Il ne faut pas oublier que, de nos jours, le médecin occupe une place de plus en plus prépondérante dans la société, et

qu'à notre époque positiviste son autorité grandit sans cesse dans tous les groupements humains et plus particulièrement dans la famille, son vrai terrain d'action et de combat.

C'est un vide à combler dans l'âme de ceux qui naissent à cette vie nouvelle : il faut leur rappeler qu'il n'y a pas ici-bas que des malades isolés ou des souffrances partielles, mais qu'il y a aussi des plaies sociales, des gangrènes morales dont les réactions physiques sur toute une génération sont à la fois causes et effets.

Qu'ils tiennent leurs âmes au-dessus des exigences du métier, qu'ils aillent à des horizons plus lointains ! La médecine est plus qu'une profession, elle est un sacerdoce.

Mais avant la famille, avant la société, c'est auprès de chacun de ses malades que le médecin peut et doit exercer ce sacerdoce. Pour y parvenir, il lui faut adapter à sa mission la plénitude des facultés de l'âme humaine. Il me sera facile de montrer, dans cette étude, que toutes lui sont indispensables, et pour cela je me propose, après quelques vues générales, d'accompagner le médecin au chevet du malade et d'en étudier l'esprit.

I

L'esprit humain est un. Je veux dire par là que toutes les facultés qui le constituent sont indissolublement unies, qu'elles réagissent les unes sur les autres et qu'on ne doit pas les séparer; que si, pour la commodité de l'étude, il convient de les envisager successivement, il ne faut pas attribuer aux fausses entités ainsi créées plus de valeur qu'elles n'en ont, et qu'il est nécessaire, pour arriver à une notion conforme à la vérité, d'en faire, après une analyse approfondie, une synthèse intégrale qui, sous la variété des phénomènes, en fasse ressortir l'unité ; et je veux dire aussi que, dans son essence, l'esprit est identique chez tous les hommes, du moins chez tous ceux qui sont normalement constitués, que ses facultés, quelque variable que soit leur développement, à la naissance y sont les mêmes, que les divers aspects qu'il revêt chez nos semblables, loin de tenir à la nature même, ne sont, le plus souvent, que le résultat naturel de dissemblables éducations.

Mais ces différences ne sauraient nous attrister, car s'il est incontestable que l'esprit supérieur serait celui chez lequel toutes les facultés seraient éminemment et également développées, et où toutes les manifestations de l'humaine activité existeraient en puissance, il est incontestable aussi que ces différences mêmes sont inévitables et nécessaires : inévita-

tables, parce que la diversité dans l'action ne saurait qu'engendrer la diversité dans la forme pour le moins de l'esprit; nécessaires, parce que la vie est courte, que nos forces trop faibles ne nous permettent pas une égale culture de toutes nos facultés, et qu'il convient que celui qui a fait sienne une des parties de nos connaissances, en épouse l'harmonie et qu'il y consacre un esprit conforme à sa nature et adéquat à sa fin.

L'artiste ne jette pas sur le monde le regard du savant : où l'homme de science étudie, le peintre s'émeut ; où l'un analyse, l'autre crée. Leur éducation fut différente, leur esprit n'est plus le même ; et la divergence qui les sépare est la condition même de leur fécondité.

Chaque profession a ses vues répondant à un mode spécial de la pensée. L'artiste, l'ingénieur, le médecin, ou encore l'avocat, le professeur, l'artisan ne sauraient avoir un esprit identique, quelle qu'en soit d'ailleurs l'unité essentielle, parce que leurs réactions au contact des faits ne sont pas les mêmes et que leurs fins sont différentes. L'œuvre du sculpteur ne peut se comparer à celle de l'homme de science ; si tous deux y consacrent leurs efforts, c'est qu'ils satisfont l'un et l'autre à quelque idée profonde, spéciale à chacun d'eux. Tous, ici-bas, tant que nous sommes, nous avons notre part dans l'œuvre totale ; chacune requiert une forme bien définie à laquelle il nous faut conformer nos pensées ; à toute forme répond un idéal, à tout idéal une vocation, à toute vocation un esprit.

Aussi je prétends que quiconque a accepté une charge, après mûr examen ou par une instinctive détermination, a le devoir de la considérer sous toutes ses faces, d'en envisager l'esprit, ce qu'il nécessite et ce qu'il appelle, pour y adapter son intelligence et y tendre de toute sa volonté. De longues réflexions sont nécessaires pour en comprendre, sous les divers aspects,

le principe et la fin et pour en saisir l'Idée. Mais c'est une veillée d'armes salutaire à qui ne veut pas gâcher sa vie dans un perpétuel contresens.

Rappelez donc en votre esprit l'idéal de notre profession et la part prépondérante que prend le médecin dans notre société contemporaine. Si vous mettez à étudier votre tâche quelque générosité et quelque grandeur d'âme, vous vous y sentirez indispensable, comme faisant partie du corps médical tout entier, organe de défense et d'amour, mais en tant qu'homme aussi, par la science que vous représentez, par l'espérance que vous portez. Vous songerez aux familles dont vous devez être le confident et l'ami, à tous les groupements humains qui vous confieront leurs intérêts, à la société qui, impatiente, attend de vous la solution de tant de questions vitales où se brisent ses efforts. Pour tous, vous êtes l'homme de science, celui qui veut la vie et qui combat pour elle ; mais aussi l'homme de cœur qui console et qui aime. Vous vous sentirez dans le monde l'unique espoir de bien des misères, et c'est par les convoitises les plus nobles que notre profession captivera votre âme. Ainsi, par le recueillement, vous en réaliserez, dans la pensée d'abord, pour la réaliser dans votre vie, la conception la plus haute et la plus achevée ; vous ferez de cette conception le but de votre existence tout entière ; vous y rapporterez, comme à un modèle toujours présent à la mémoire, vos jugements et vos actes, et, peu à peu, votre esprit, dégagé des étroitesses de métier, sera comme un reflet de l'idéal professionnel et humain que vous aurez conçu. Alors, mais alors seulement, vous pourrez être médecin.

Pour accomplir une œuvre de formes si variées, toutes nos facultés sont indispensables dans leur double modalité : l'esprit scientifique avec sa précision et son déterminisme implacable, l'esprit artistique avec ses satisfactions idéales et ses

consolantes envolées. Je veux leur consacrer cette lettre non pour en faire une étude approfondie, — ce qui dépasserait le but que je me suis proposé — mais pour les envisager simplement sous l'aspect où ils intéressent le médecin.

Dans la vie de l'individu, comme dans celle de l'humanité, l'esprit scientifique est le premier en date : l'homme fait son apprentissage de la nature ; ensuite, il crée. Jusqu'ici, pendant vos longues années de travail, c'est à cet esprit scientifique surtout que vous avez eu recours ; et s'il est vrai que vous apportez au lit du malade une âme entière et indivisible, il reste certain toutefois qu'au premier contact, pour établir votre diagnostic, c'est à lui encore que vous empruntez le plus largement.

Aussi est-ce par là que je commencerai ; je réserverai pour la suite l'étude de l'esprit artistique qui, achevant en vous le type accompli du médecin et vivifiant votre œuvre, doit faire de l'étudiant un homme, et de l'homme de science, un homme d'action et de dévouement.

II

On parle beaucoup aujourd'hui de l'esprit scientifique ; on lui donne une place de plus en plus considérable dans les jugements et dans les actes ; à vrai dire, on le met partout.

Mais sait-on bien de quoi l'on veut parler? Ne le confond-on pas avec l'esprit positiviste, ne le fait-on pas juge de questions qui ne sont pas de son domaine, et, sous le couvert de l'esprit scientifique, n'attribue-t-on pas à la science un privilège qu'elle n'a jamais revendiqué?

D'autre part, avoir l'esprit scientifique ce n'est pas mener à bien un théorème de géométrie ou résoudre convenablement une équation. On peut être érudit en sciences et n'être pas capable cependant d'arriver logiquement à la cause d'un phénomène.

Il faut s'entendre : l'esprit scientifique — et, malgré l'insuffisance et l'étroitesse des formules, c'est, à mon sens, la définition qui en résume le mieux le concept — c'est l'esprit qui a pour critérium l'évidence, qui, non pour atteindre la vérité, mais pour s'en approcher, emploie des méthodes qui, toutes, se ramènent aux méthodes inductives ou déductives, c'est-à-dire aux opérations de pure logique et qui, pour fournir une matière à ces méthodes, se nourrit d'observations et d'expériences ; le tout pour formuler des lois. C'est, dans l'étude des lois de la matière, la raison à la recherche de la vérité.

La conception que nous en avons est nouvelle, la chose ne l'est pas. L'esprit scientifique fut de tout temps. Il est inné dans l'âme humaine. Il apparut dès qu'une intelligence inquiète questionna la nature. L'enfant qui brise son jouet pour en découvrir le secret, le sauvage même qui adresse ses prières aux divinités qui lui paraissent incarner les puissances dont il est entouré, en ont l'ébauche que le temps et l'expérience cisèlent.

A l'origine de chacune de nos connaissances, l'esprit scientifique, il est vrai, semble avoir été un instant obscurci. L'homme interrogea les faits, leur découvrit une cause que, sans contrôle suffisant, il crut être la vérité ; il y arrêta sa raison. Dans l'assurance de sa découverte, il la transmit comme un dogme à ses disciples et à ses descendants ; il ne la discuta pas avec eux. Cet enseignement défectueux, le respect démesuré pour la parole du maître, la paresse inhérente à la nature humaine devaient conduire fatalement à l'empirisme.

Mais à mesure que la critique progresse, la pensée se fait plus active et plus libre, l'esprit scientifique réapparaît dans ses tendances naturelles. Universel et de tous les temps, parce qu'il est le besoin de connaître, il n'est, après tout, que le libre épanouissement de notre intelligence, précisée par la réflexion et le jugement. Avant de le connaître, l'homme l'a possédé, et la science, code de toutes les grandes lois qui régissent notre univers, est sonproduit.

Que l'esprit scientifique soit inné, cela ne veut pas dire qu'il n'ait jamais progressé, du moins dans ce qui était perfectible en lui. De même que ce n'est pas la vérité toujours identique à elle-même qui se perfectionne, mais bien la part que nous en connaissons ; de même, ce qui progresse, ce n'est pas l'esprit scientifique dans son essence en tant que principe absolu et constitutif de l'âme humaine, mais bien

ce que celle-ci y ajoute, ce qu'elle lui emprunte, les méthodes qu'elle en déduit. En ce sens l'esprit scientifique évolue comme tout le reste. C'est comme une vaste cristallisation. L'idée universelle de cause est le premier cristal autour duquel le temps poursuit son œuvre. C'est ce même esprit scientifique qui fit découvrir à Archimède le principe qui porte son nom ; à Cl. Bernard, sa glycogénie. Et cependant, entre l'observation fortuite de l'un et la recherche méthodique de l'autre, quel abîme ! L'un comprit la nature, l'autre la conquit.

L'homme ne prit que lentement conscience de l'esprit qui l'inspirait dans ses recherches scientifiques. Au moyen âge, ce n'était qu'incertitude ; mais les siècles ont creusé le sillon, et, depuis, nos moyens d'investigation se sont affinés, notre raison s'est ouverte à des procédés jusqu'alors inconnus, les études scientifiques, pliant notre pensée à la rigueur des raisonnements et au déterminisme des expériences, ont développé en nous, plus qu'à aucune autre époque peut-être, l'esprit de logique et de précision. Dans la lutte incessante de l'homme contre la matière, les anciens n'avaient que des rencontres, les modernes livrent de vrais combats, et de ce qui n'était autrefois qu'un des modes inconscients de l'intelligence, nos savants ont fait un sceptre.

En face des diverses manifestations de la nature, l'homme s'est demandé et se demande toujours le pourquoi des phénomènes qui s'offrent à lui ; il en recherche la cause. En face d'un cas clinique, quel qu'il soit, inconsciemment vous agirez de même ; c'est la première et naturelle inquiétude de l'homme en présence de l'inconnu.

Cette simple constatation, si banale qu'elle paraisse, mérite que nous y insistions ; elle est le principe de l'esprit scientifique que nous voulons étudier.

Rien n'est plus universel ni plus irréfutable que cette notion de causalité. Commune à toutes les races et à tous les âges on la retrouve toujours identique chez l'enfant, comme chez le savant le plus éclairé, chez les peuples sauvages, comme chez ceux qu'une longue civilisation a formés.

Cette question que vous vous posez au sujet d'un malade qui vous a été confié, le savant se la pose dans son laboratoire, l'ouvrier dans sa forge, le primitif dans sa caverne. Tous les hommes de tous les temps l'ont posée. Est-ce par vaine curiosité ? Non, mais par curiosité scientifique, c'est-à-dire pour satisfaire à ce besoin qu'a l'âme humaine de connaître la raison de ce qui l'entoure, dans la persuasion où elle est, — persuasion intime, bien qu'inconsciente tout d'abord, — que tout a une cause, et que rien, alors même qu'il l'invoque, n'est l'œuvre spontanée du hasard.

Or, fondement de l'esprit scientifique, la notion de cause, elle aussi, est innée; elle est un principe inaliénable de la pensée.

Je ne m'attarderai certes pas à discuter ici tous les systèmes philosophiques qu'elle a provoqués; il me faudrait dépasser de beaucoup les proportions de cette lettre et nous nous écarterions inutilement de notre sujet. Il ne serait que trop facile de démontrer l'inanité de toutes les théories qui ont voulu ramener à un simple résultat de l'expérience l'idée universelle de causalité. Je me bornerai à vous rappeler, — parce que son livre ne saurait être ignoré des médecins, — que c'est Maine de Biran le premier qui, par une analyse approfondie des actes volontaires, en découvrit la source dans la conscience.

C'est pour cela qu'à l'origine l'homme a vu dans les causes des phénomènes qui l'entouraient autant de personnalités distinctes et raisonnables, pour n'y voir dans la suite,

par l'expérience de tous les jours, que les forces intelligentes et implacables de la nature. Et cette notion de cause est un fait si commun et si irréductible que l'esprit humain, y appliquant sa raison, devait en faire un principe nécessaire et universel : le principe de causalité.

C'est ce résultat essentiel auquel je voulais vous amener tout en vous en montrant la genèse. « *Tout phénomène, toute existence qui commence a nécessairement une cause ; tout changement suppose une force qui l'a produit.* » Ce principe n'admet pas d'exception; il s'impose spontanément à toutes les intelligences, comme il s'applique à tous les phénomènes possibles. Il est absolu. Que d'erreurs on a commises pour l'avoir méconnu! Il faut qu'il soit la loi de votre pensée dans tous les domaines, mais surtout dans celui qui nous occupe car il est la condition de la science et l'assise fondamentale de l'esprit scientifique.

Le problème de la cause légitimement posé, c'est vers l'explication des phénomènes que doivent tendre tous nos efforts. Mais ici je veux attirer votre attention sur un écueil que beaucoup des nôtres n'ont pas su éviter et qui, si vous n'y preniez garde, réduirait à néant toutes vos recherches. Pour rester conforme aux intentions de la science, il convient de ne dénaturer notre enquête par aucune partialité consciente ou inconsciente, mais bien de l'achever en toute indépendance. Acquérir la liberté d'esprit, — c'est-à-dire n'obéir à aucun parti, n'être soumis à aucun système, à aucune théorie ou idée préconçue, à aucune personnalité, — est la condition *sine quâ non* de la science. Je vous conseille donc de passer au crible d'une critique loyale toutes vos connaissances, d'en rejeter ce qui pourrait entraver votre raison et de vous affranchir de toute autorité.

Libérez-vous tout d'abord de la tyrann ie des stèmes ou

théories toutes faites. L'esprit humain est ordonnateur et, par sa nature même, est porté à systématiser toutes choses, autrement dit à tout ramener à l'unité. On ne saurait l'en-blâmer ; c'est la mise en ordre du chaos apparent de l'univers, c'est l'unité de l'esprit portée dans la nature, c'est la base même de la science, parce que c'est une nécessité primordiale de la raison. « *L'ordre est ami de la raison* », disait Bossuet.

Mais les systèmes ont le tort d'être immuables et de ne tenir aucun compte du contrôle de l'expérience ; dans le fatras de ceux qui encombrent notre esprit, beaucoup, surtout dans les sciences médicales, ne sont que des vues de l'imagination ou des hypothèses encore injustifiées ; ils rétrécissent votre horizon scientifique ; sachez en secouer les chaînes ; votre esprit, gagnant en indépendance, se fera tout à la fois plus fort, plus large et plus précis.

Quant aux systèmes bien rares qu'une patiente analyse et de nombreuses observations ont rendus légitimes, ils sont la part de vérité que les siècles nous ont léguée, le fondement de notre savoir : il faut les démêler et les accepter ; mais gardez-vous toutefois de leur inféoder votre raison. Souvenez-vous qu'ils ne sont, en fait de vérité, que celle qu'il a été donné à l'esprit humain de connaître jusqu'à nos jours ; défiez-vous de l'étroitesse qu'ils portent toujours en eux et de ce qu'elle pourrait vous cacher. L'esprit s'y laisse aller par légitime satisfaction tout d'abord, puis s'y complaît par paresse naturelle et, quelle que soit l'évidence des faits, devient incapable à la fin d'en desserrer l'étreinte. Il est lié et, à parler franc, rétréci. Un fait se présente : il s'efforce de l'assimiler aux faits déjà connus ; il le plie à une idée préconçue ; il le violente ; au besoin, inconsciemment, il le dénature.

Rien n'est plus périlleux que cet esprit systématique. Une foi aveugle aux théories a détruit en lui toute liberté d'action, a tué toute initiative. Il ne sait plus observer et encore moins conclure ; ses vues sont imparfaites, ses jugements portent la marque de la plus aveugle partialité. Vous ne montrerez jamais trop de prudence à l'égard des systèmes ; de nouveaux faits peuvent toujours les ébranler, et c'est à ces faits, en définitive, que l'esprit doit sans cesse revenir. Eux seuls s'imposent, et, si ce n'étaient les exigences mêmes de la raison, rien ne saurait prévaloir contre eux.

Si une sage réserve s'impose en ce qui concerne les opinions scientifiques, c'est avec la plus sévère rigueur que l'esprit bannira du domaine de la science tous les systèmes métaphysiques qui l'encombraient autrefois et qui l'encombrent trop souvent encore de nos jours. Combien d'erreurs sont nées de la confusion de deux domaines aussi essentiellement différents.

Certes, je ne vous dénie pas le droit de vous intéresser à tous les grands problèmes philosophiques et religieux, mais je vous refuse celui de les mêler à vos discussions scientifiques et de les faire entrer en ligne de compte dans vos arguments. La science est l'étude des phénomènes de la matière, de leurs causes immédiates et de leurs lois ; rien d'autre. Spiritualisme, Matérialisme, Animisme, Vitalisme ou tout autre système en quête de la cause première, doit s'arrêter à la porte de votre laboratoire, comme au seuil de tout esprit scientifique. Les causes premières, comme l'essence de la vie, nous seront scientifiquement à jamais inconnues ; elles dépassent la nature ; elles ne sont plus de la science et leurs considérations ne peuvent qu'y demeurer stériles ou y porter le trouble.

J'ai entendu dire, et de grands esprits même ont écrit qu'il

y avait, en médecine, des vérités traditionnelles. C'est une opinion que je repousse. Ou ces vérités sont des vérités scientifiques et reposent sur l'observation des phénomènes ; peu importe, en ce cas, la tradition, si ancienne et si respectable soit-elle ; ce que des faits ont élaboré, de nouveaux faits mieux observés peuvent le détruire ; — ou ces vérités sont des vérités métaphysiques et, dans la science, je ne leur accorde pas droit de cité. « Physique, disait Newton, abstiens-toi de la métaphysique ». C'est la sagesse du véritable esprit scientifique.

Plus dangereuse que l'autorité des systèmes est l'autorité personnelle ; elle suscite plus de passion. On quitte difficilement un système que l'habitude a rendu cher, et dont l'empire est doux sur notre mode de penser ; on se sépare plus difficilement encore d'un maître, ou présent ou passé, à qui on a donné un peu son cœur. C'est une faiblesse de l'homme dont l'esprit est entier, d'aimer qui partage ses idées et de penser comme ceux qu'il aime. Que les grands hommes qui ont découvert quelques parcelles du vrai, que ceux qui nous les transmettent et y joignent leurs recherches personnelles soient nos guides, jamais une autorité absolue aveuglément acceptée ; l'intelligence n'a qu'un maître : la vérité qu'elle découvre.

« Nous devons plaindre, disait Pascal, l'aveuglement de ceux qui supportent la seule autorité pour preuve dans les matières physiques, au lieu du raisonnement ou des expériences. » Ils sont un fâcheux obstacle à la science. Si ceux dont ils empruntent l'autorité les avaient imités, bien des découvertes seraient encore ignorées. Que leurs inventions ne soient pour nous que des moyens ; la fin de notre étude, somme toute, ce n'est pas ce qu'ils ont découvert, c'est la part de vérité qu'ils ont ignorée.

Et cette liberté d'esprit ne saurait amoindrir le respect que nous devons à nos prédécesseurs; ils n'en restent pas moins, par les voies nouvelles qu'ils ont découvertes, par les ombres qu'ils ont fait tomber, de grands hommes; ils ont éclairé leur temps, ils ont guidé le nôtre ; ils ont droit à notre reconnaissance. Mais la science dont nous ne sommes, après tout, que les ouvriers, les méconnaît et poursuit son œuvre impersonnelle. Et d'ailleurs, ils n'ont pas eu la prétention de fixer les bornes de la connaissance humaine ; ils lui ont permis les plus hautes envolées, ils ont aspiré vers plus de liberté. Ce serait mal leur témoigner notre respect que d'ignorer ce qui fut l'âme de leur vie scientifique et de soumettre à leur autorité une intelligence qu'ils ont voulu rendre libre.

Il est un autre empire enfin auquel on prête moins d'attention, et qui n'en est que plus tyrannique : l'empire des mots. Par eux-mêmes, ils n'ont aucun sens. Leur valeur est inhérente aux idées qu'ils représentent, ou qu'on leur donne fortuitement; si l'idée fondamentale ou empruntée en est indécise, le mot perd de portée, s'obscurcit et devient un danger. Il en est un certain nombre, en science et surtout en médecine, dont l'acception mal définie ne sert qu'à dissimuler notre ignorance; on les emploie cependant; peu à peu on leur donne une signification qu'ils n'ont pas; dans la discussion, on les dote d'une valeur imaginaire; inconsciemment on les substitue aux faits qu'ils déforment et dépassent. Par eux, on croit tout éclairer, et telle est leur magie qu'on est de bonne foi, et qu'on ne s'aperçoit pas qu'ils sont comme autant de fantômes qui se jouent de notre raison et qui n'expliquent rien. La Vie, le Tempérament, les Idiosyncrasies, l'Influence morbide, l'Hérédité, la Force vitale, la Dégénérescence, le Nervosisme... etc., autant de mots dangereux par la suggestion qu'ils exercent sur notre esprit,

par le mirage qu'ils produisent sur celui d'autrui et par cette imposante apparence scientifique qui drape leur misère. Autant qu'il vous sera possible, évitez-en l'emploi, ou ne manquez jamais de définir le sens que vous leur attribuez. Ne prenez des expressions que celles qui répondent fidèlement à des idées bien déterminées ou à des faits précis. Otez le masque aux autres. Ainsi vous déjouerez la « piperie des mots », et vous échapperez à leur illusion.

Être libre, en résumé, c'est n'accepter, sans contrôle, aucun empire, aucun système, aucune parole comme une vérité absolue, et c'est n'accorder de créance qu'aux faits, lorsque ces faits encore ne vont pas à l'encontre de la raison. « La première condition, dit Cl. Bernard, que doit remplir un savant qui se livre à l'investigation des faits naturels, c'est de conserver une entière liberté d'esprit, assise sur le doute philosophique. »

Or, qu'est-ce que douter? — C'est suspendre pour un temps son jugement afin de permettre à l'esprit de nouvelles et plus probantes recherches, et de ne reconnaître pour autorité légitime que l'évidence qui n'a elle-même d'autre critérium que le témoignage de la conscience. En matière scientifique, la raison est juge souverain du vrai, et l'évidence est sa loi. Il n'est de liberté d'esprit et de recherche scientifique qu'à ce prix.

Il ne faudrait pas confondre d'ailleurs avec ce doute le scepticisme : il n'y a aucun rapport entre les deux. Entre le doute de Montaigne qui s'y complaît, qui prend plaisir à renverser le superbe et fragile édifice de nos connaissances et pour qui la Science n'est qu'un amas d'incertitudes, et les « gaillardes élévations d'un esprit libre, que folie » ; entre ce doute et le doute de Descartes, il ne saurait y avoir de confusion. L'un est le scepticisme, l'autre le doute méthodi-

que. L'un est la négation même de la science ; l'autre, méthode pour parvenir à la vérité, en est l'affirmation : l'un la détruit, et l'autre l'édifie. Il ne faut pas douter de la science, il ne faut pas douter qu'il y ait entre les choses un rapport absolu et nécessaire Ce dont il faut douter, c'est des idées que nous nous formons de ces rapports. Ce n'est pas des faits que nous doutons, c'est de nous-mêmes, de nos sentiments et de nos interprétations. Et cela est d'autant plus sage que nous ne sommes pas dans le domaine des Sciences mathématiques, mais dans celui des Sciences naturelles où toute vérité est relative et où le doute est une condition pour pénétrer le fond des choses.

Nos théories sont toutes subjectives et ne sauraient être immuables; il n'est de réels que les faits; mais ces faits par eux-mêmes ne sont rien ; ils n'ont de valeur que par l'idée que nous leur attachons. Vous auscultez un poumon et vous entendez des râles crépitants fins ; vous reconnaissez un souffle cardiaque ; vous sentez un gros foie : autant de faits dont vous ne pouvez douter ; mais dépouillez ces faits des idées qu'ils éveillent en vous, de toute idée qui s'y rapporte, que vous reste-t-il ? Uniquement des faits, incontestables, c'est vrai, mais qui ne vous apprennent rien. Mais si vous diagnostiquez ici une pneumonie, là une insuffisance mitrale, en dernier lieu, enfin, quelque cirrhose, si vous en fixez l'étiologie, et si vous en acceptez surtout les théories pathogéniques, sentez-vous toutes les hypothèses que vous soulevez et combien votre science semble payer ses splendeurs de son incertitude. Et il en est ainsi de tous les faits d'observation qui ne résultent pas, comme dans les sciences mathématiques, des données immédiates de la conscience ; dans notre science à nous, il n'est pas de vérité absolue, il n'est jamais que des probabilités plus ou moins grandes, qui, parfois, nous parais-

sent bien proches de la vérité, mais qui, par leur nature même, restent toujours incertaines.

Je ne vous demande pas, certes, de n'accepter que les faits dans leur brutalité, et d'arriver, par un doute mal compris, à un grossier empirisme. Bien au contraire : à la vue d'un symptôme, au lit du malade, il faut que dans votre esprit surgissent, nombreuses et précises, des idées et des hypothèses. Nos théories sont indispensables : « Elles sont des vérités partielles et provisoires qui nous sont nécessaires comme des degrés sur lesquels nous nous reposons pour avancer dans l'investigation » (Cl. Bernard). Mais je vous demande de n'y point croire à l'égal des faits, car ces théories ne représentent que l'état de nos connaissances à l'heure actuelle, elles ne sont pas définitives. Qui sait ce qu'en fera le temps ? N'y attachez pas votre orgueil ; soyez prêt à les modifier, à les abandonner même dès qu'elles ne répondront plus au progrès de notre savoir. Ainsi comprise, la Science, la nôtre, en particulier, devient une école d'humilité ; elle nous rend modestes à l'égard de la nature, bienveillants à l'égard des autres.

D'ailleurs vous ne devez douter qu'à une double condition : la première est que votre doute ne soit pas universel et définitif ; mais qu'il ne soit qu'une méthode pour arriver à la certitude et la marque de votre liberté intellectuelle ; la seconde est que vous croyiez sans réserve à la Science, au rapport immuable qui existe entre les choses et à leur déterminisme.

En tant que médecin, votre premier souci doit être de remonter à la cause immédiate des symptômes qui s'offriront à vous, de chercher leur raison d'être. Vous ne pourrez le faire, avec opiniâtreté et précision, que si vous êtes convaincu de l'existence nécessaire pour chaque phénomène d'une cause prochaine et déterminante, c'est-à-dire du déterminisme, à

savoir, comme dit Cl. Bernard, « que chez les êtres vivants aussi bien que dans les corps bruts les conditions d'existence de tout phénomène sont déterminées d'une manière absolue. » C'est un fait sur lequel il faut insister : entre les êtres vivants et les corps bruts, il n'existe pas à ce point de vue de différence; chez les uns comme chez les autres la matière, dans les mêmes conditions, obéit aux mêmes lois et le principe de causalité reste absolu et intangible. De cela nous avons la certitude comme des vérités mathématiques, parce que comme elles, cela découle des lois mêmes de notre raison. C'est un axiome indiscutable, le fondement de l'esprit scientifique: le rejeter serait nier la science et revenir aux explications fantaisistes du Vitalisme. C'est une loi pour quiconque s'est donné la tâche de poursuivre les phénomènes naturels : à l'identité d'effet répond toujours l'identité de cause et l'indéterminé n'existe pas.

Liberté et déterminisme, tels sont les deux fondements essentiels de l'esprit scientifique. Avant d'entreprendre quel que recherche scientifique ou quelque examen de malade il faut que vous en soyez pénétré. Dans la lutte incessante que vous livrez à la matière ce sont deux armes indispensables l'une vous met en garde contre autrui, l'autre vous défend contre vous-même. Celle-ci limite peut-être votre imagination et la soumet à la nature, mais la première assure votre génie.

III

Dans l'infinie variété des phénomènes qui nous entourent, parvenir à la vérité n'est pas chose facile; l'homme se perd dans le dédale des faits qui assiègent la raison. Pour sérier ses investigations avec ordre il lui faut un plan défini, une méthode; et cette méthode présente une importance d'autant plus grande qu'elle s'applique à une science dont l'objet est plus complexe. En médecine, elle est une condition essentielle. Il est des médecins qui croient avoir tout fait lorsqu'au sujet d'un malade ils ont posé, pendant quelques minutes à peine, un certain nombre de questions sans suite et comme au hasard de leur imagination et lorsqu'ils ont arrêté leur esprit au premier diagnostic qu'elles leur ont suggéré. Ils s'exposent à des erreurs regrettables et parfois dangereuses; ils se condamnent à une impuissante thérapeutique. Esprits légers ou imparfaits, ils restent toujours stériles.

La méthode, c'est la marche rationnelle d'une intelligence qui veut atteindre la vérité, c'est à la fois l'esprit de discernement et l'esprit de suite. Avoir l'esprit méthodique, c'est savoir rejeter d'emblée tout ce qui n'appartient pas à l'objet de l'investigation à laquelle on s'applique et c'est aussi, dans cet objet même, conduire par ordre ses pensées. Prise en son essence, la méthode, quelle qu'en soit la variété, est toujours identique à elle-même, elle se ramène, en dernière analyse,

à la logique même de l'esprit humain pour lequel il n'est après tout qu'une manière de raisonner; mais selon la science qui fait le but de ses recherches, elle revêt une forme particulière qui lui appartient en propre et qui, appliquée à toute autre partie des connaissances humaines ne donnerait que des résultats imparfaits ou même sans aucune réalité.

« Ce n'est pas tout, disait Descartes, d'avoir l'esprit bon, le principal est de l'appliquer bien. » De là l'importance, avant de se donner à l'étude d'une science quelle qu'elle soit, d'en connaître par le détail la méthode, pour en faire la loi rigoureuse de son esprit.

La médecine est devenue de nos jours, à n'en point discuter, une science expérimentale, c'est-à-dire une science qui prend pour fondements l'expérience, que celle-ci soit voulue ou provoquée, ou qu'elle résulte de l'observation et de la comparaison des faits. Il est indéniable qu'il n'existe aujourd'hui aucune donnée médicale véritablement acquise à la science, soit en physiologie, soit en pathologie, soit enfin en thérapeutique, qui ne repose sur une des formes de cette double expérimentation. En tant que science expérimentale, la médecine se donne pour but de prendre possession des phénomènes et d'agir sur eux. C'est là d'ailleurs le résultat d'une évolution inévitable et la conséquence non seulement naturelle mais nécessaire de l'assimilation encore récente des sciences médicales aux sciences physico-chimiques. Par ce fait même, la méthode, en médecine, devient la méthode expérimentale.

Il n'en fut pas toujours ainsi: ce n'est que très lentement par des acquisitions répétées et par le développement progressif de l'esprit humain qu'on y arriva. Au début on constata, et souvent on crut constater, que diverses médications agissaient dans certains cas plus ou moins déterminés. On

les employa ; le hasard les avait enseignées, la tradition les transmit. Point de raisonnement, ni d'hypothèses ; ce n'était que la simple application, sans contrôle, des coutumes que de père en fils les générations s'étaient transmises. C'était l'empirisme grossier, la grande méthode — si l'on peut dire que c'en était une : — le hasard, de timides essais, l'imitation surtout en formaient la base. Hélas, pour beaucoup, on peut affirmer que c'est aujourd'hui encore l'unique méthode. En général nous n'aimons pas l'effort, et il est si facile de s'attacher à la seule évidence des faits ! Il en résulte un certain nombre de postulats, peu nombreux et le plus souvent sans lien, que l'homme accepte parce qu'ils satisfont ses besoins immédiats, qu'il ne peut d'ailleurs modifier et qu'il ne se soucie même pas d'expliquer.

Il y eut bien, çà et là, quelques précurseurs égarés de la méthode expérimentale, comme Galien et, beaucoup plus tard, Galilée et Torricelli. Ils vinrent avant le temps, on ne les comprit pas ; l'empirisme dominait les esprits. Et comme l'homme généralise facilement et que toute synthèse le repose et flatte son orgueil, de l'esprit empirique à l'esprit systématique il n'y avait qu'un pas. Le médecin d'alors observait ses malades, il les examinait soigneusement, il recueillait jusqu'au moindre symptôme ; mais là se bornait son érudition ; il n'exigeait d'elle d'autre avantage que la jouissance de la posséder et la satisfaction quelquefois de présager l'avenir. Quant à la thérapeutique, ou c'était l'expectation pure et simple cachée sous quelque médication anodine, ou c'était, au contraire, l'emploi intempestif de quelque panacée universelle dont le mode d'action lui demeurait toujours inconnu et que d'ailleurs il dédaignait de rechercher.

L'empirisme et la médecine en étaient là, lorsque parut, au XVI^e^ siècle, le *Novum Organum*. Bacon le premier y for-

mulait dans son ensemble la méthode des sciences naturelles et y modifiait de fond en comble les tendances médicales de l'époque. Il faut lire avec attention toutes ces pages où, sous les formes poétiques les plus attrayantes, il se plaît à suivre pas à pas la marche de la pensée dans la recherche de la vérité scientifique; l'esprit y trouve tout à la fois son repos et un enseignement de la plus haute portée; il y comprend l'importance essentielle d'une observation achevée et, ce qui est mieux, il y saisit le rôle puissant de l'expérience scientifique. Malheureusement Bacon n'ignorait pas nos faiblesses ; il connaissait l'impatience de la folle du logis et les dangers qu'elle fait courir; il eut trop peur des hypothèses, il n'y sut pas pressentir d'indispensables auxiliaires; il conseilla même de les fuir.

Après lui, Descartes, dans son œuvre immortelle, devait reprendre avec des vues plus hautes et plus générales cette question, alors nouvelle, de la méthode ; il en examina toutes les règles; il insista plus particulièrement sur le doute philosophique, il en fit une loi de toute recherche scientifique. Nul d'entre nous ne doit méconnaître ces deux chefs-d'œuvre de la pensée : dans le temps, comme dans l'esprit, ils sont la base même de notre science, et c'est un médecin italien, Georges Baglivi, élève et ami de Malpighi, qui, le premier, dans un ouvrage des plus documentés, en fit l'application à la médecine (1).

Ainsi s'ébaucha la médecine expérimentale; elle devait, de jour en jour, quoique bien lentement, s'affirmer davantage : Harvey d'abord, Spallanzani plus tard, Magendie au XIX^e^ siècle, devaient en être les glorieuses étapes, jusqu'à une époque moins lointaine où elle devait enfin s'épanouir dans les tra-

1. De praxi medica ad priscam observandi rationem revocanda (1696).

vaux inoubliables de deux hommes : Cl. Bernard et Pasteur.

Il ne faudrait pas cependant s'exagérer outre mesure la distance entre notre méthode expérimentale actuelle et l'empirisme des temps passés ; il ne faudrait pas surtout creuser un abîme là où, à y bien regarder, il n'y a qu'une pente douce. L'empirisme est le premier degré de toute science, la base de toutes nos connaissances ; étant donné l'esprit humain, il en est une phase sinon nécessaire, du moins inévitable. S'attachant aux faits, il est l'assise de la méthode expérimentale.

Aussi faut-il toujours l'accepter, et ne jamais s'y résigner. La méthode expérimentale ne le rejette pas, elle l'achève, et de ses données incertaines elle fait des certitudes scientifiques. Son rôle en définitive est de s'appuyer sur les faits empiriquement recueillis, de les vivifier d'un ferment nouveau et par là même de fonder, comme nous allons le voir, la véritable médecine scientifique.

La méthode expérimentale a pour but de rechercher et de contrôler les lois de la nature par le moyen de l'expérimentation ; « elle n'est rien autre chose, comme dit Cl. Bernard, qu'un raisonnement à l'aide duquel nous soumettons méthodiquement nos idées à l'expérience des faits. » Le premier mouvement de l'homme en face des phénomènes naturels consiste à leur donner immédiatement une interprétation. C'est une conception *à priori* de la raison des choses que la méthode expérimentale doit transformer en une interprétation *a posteriori*. Ce qui a fait dire que la méthode expérimentale est une méthode *a posteriori*.

Examinons donc un peu en quoi elle consiste. Les empiriques, nous l'avons vu, se contentent de recueillir des observations aussi nombreuses et aussi complètes que possible. Lorsque toutes ces observations possèdent un élément com-

mun, celui-ci finit par frapper l'esprit et s'imposer à lui ; peu à peu s'en dégage la loi. Ainsi reçue, celle-ci est très longue à apparaître et encore n'est-elle pas sûre ; elle peut n'être qu'un concours de circonstances que l'esprit a trop hâtivement généralisé. L'expérimentateur n'agit pas ainsi. Une seule observation peut lui suffire pour établir définitivement la loi ; tout dépend de l'idée que cette observation suggérera. En effet loin de recevoir passivement, comme l'empirique, l'enseignement des faits et d'attendre que la loi d'elle-même s'en dégage, il est essentiellement actif ; il va au-devant d'eux et, s'il le peut, les provoque ; a-t-il fait une observation, qu'aussitôt surgit en lui une idée quant à la cause du phénomène observé. Il ne s'y repose pas ; il la poursuit et la harcèle sans cesse ; il recherche de toutes parts d'autres observations semblables ou analogues qu'il puisse interroger et, s'il le peut, pour vérifier son idée *a priori*, il suscite lui-même l'observation nouvelle dans des conditions par lui déterminées : il expérimente. Son hypothèse est-elle infirmée, impartialement il l'abandonne, tandis qu'une autre prend jour en son esprit et lui suggère de nouvelles expériences.

Au contraire est-elle vérifiée, il ne s'en tient pas là ; à la constatation expérimentale directe et positive il oppose une expérience nouvelle dont il a modifié les conditions ; par cette contre-expérience, il fait la critique expérimentale de la première. Et si cette dernière de nouveau vérifie son hypothèse, alors seulement il a la certitude du fait, une connaissance de plus lui est acquise. La condition primordiale est assurément d'avoir des idées fécondes et nombreuses et en cela la méthode ne sert de rien ; elle ne peut se substituer au génie ; elle ne permet que de développer ces idées. Comme dit Cl. Bernard : « L'Idée c'est la graine, la méthode c'est le sol qui la fait germer. »

Vous vous efforcerez donc, en face des faits normaux ou morbides, de faire naître en vous des idées et ce sont elles que vous soumettrez à la critique expérimentale pour déduire par leur concours tout l'enseignement que comportent les faits.

Sans doute l'expérimentation n'est pas toujours possible et, dans bien des cas, l'observation du jeu naturel ou au contraire troublé des fonctions de l'organisme est notre seul moyen de connaissance; elles ont parfois, bien que rarement, la valeur d'une expérience; cependant, étant donné la complexité des phénomènes, n'y comptez pas, et toutes les fois que l'expérimentation sera possible, c'est à elle qu'il faudra revenir, elle est l'unique critérium; elle porte en elle la source de toutes les certitudes dont notre science est capable.

Telle est donc la méthode expérimentale; il faut reconnaître qu'elle n'est pas une méthode naturelle à l'esprit humain. L'homme, en général, je vous l'ai dit, donne une interprétation *à priori* des phénomènes, et, par paresse d'esprit, il s'y tient. A la longue, il s'est aperçu de ses incertitudes; il a compris que, pour connaître les vérités objectives, la méthode expérimentale seule convenait; au lieu d'écouter la nature, il l'a interrogée. Poser la question de la cause était naturel à son esprit; douter méthodiquement et systématiquement de toutes ses idées ne peut être que le résultat de son expérience. Comment d'ailleurs, sur les phénomènes qui l'entourent, pourrait-il avoir *à priori* une certitude quelconque? Il ne s'agit pas de vérités mathématiques et intuitives au sujet desquelles le critérium intérieur suffit; il s'agit de vérités objectives, autrement dit, de rapports entre des choses complètement indépendantes de l'esprit; tout critérium intérieur fait ici défaut; l'homme n'a prise sur elles que par l'intermédiaire de ses sens, c'est-à-dire par l'observation directe et

par l'expérimentation. Le raisonnement expérimental est donc le seul qui puisse convenir au médecin : les vérités qu'il recherche, en effet, sont toutes des vérités objectives, et les phènomènes qu'il étudie ne dépassant pas toujours la limite de ses forces, il a prise sur eux par le moyen de l'expérience, il peut les modifier à son gré.

La méthode expérimentale étant celle qui repose tout entière sur l'expérimentation, la médecine expérimentale de même est celle qui fait de l'expérience la base de ses certitudes. Elle n'est soumise à aucun système particulier, à aucune tradition, ni à aucune autorité et ne reconnaît d'autre critérium que celui de l'observation et de l'expérience. C'est la vraie médecine scientifique.

L'empirique s'arrête à l'observation des faits ; l'expérimentateur va plus loin, il veut en connaître la raison et il les met à l'épreuve ; comme l'empirique il observe, mais son esprit n'est pas satisfait ; il résout ou cherche à résoudre le problème que l'empirique se contente de poser. Il ne lui suffit pas de savoir que tel symptôme a telle cause ou que tel médicament a telle action ; il veut connaître l'enchaînement de la cause au symptôme ; il veut savoir le comment de toute action médicamenteuse pour la diriger à son gré et la régler, pour s'en rendre maître. L'empirique, en un mot, ne s'occupe que du fait, de l'accident, comme disent les philosophes ; l'expérimentateur remonte aux causes prochaines et aux lois ; le premier n'a jamais que des probabilités, « mera palpatio » comme dit Bacon ; le second arrive à des conclusions certaines.

Tandis qu'au lit du malade l'empirique se contente de recueillir et de collationner les symptômes, l'expérimentateur recherche la cause de la maladie et le mécanisme de la production ; il veut comprendre. Et par cela même il est souvent

arrêté dans ses recherches, car la médecine expérimentale, tant à cause de la nouveauté qu'à cause de la complexité de la clinique, laisse encore inexpliqués bien des phénomènes ; mais cela ne le décourage pas ; s'il connaît toute l'étendue de son ignorance, avant tout il a confiance en sa méthode, il y reconnaît sa véritable voie scientifique.

D'ailleurs, au chevet du malade, le médecin expérimentateur, pas plus que le médecin empirique, n'éprouve de difficulté. Assurément il ne faudrait pas attendre pour agir que la médecine expérimentale soit achevée. Là où les ressources ne sont encore qu'empiriques, vous les utiliserez telles que vous les possédez, non certes par respect pour une autorité quelconque, ni même pour la tradition qui vous les aura transmises ; mais parce que vous n'en aurez pas d'autres. Et ce qui vous distinguera du médecin empirique, c'est que vous ne les appliquerez qu'en les soumettant au doute philosophique et en vous efforçant d'en démêler le secret par des observations comparatives, et, si possible, par l'expérimentation. Ainsi vous ne verrez dans l'empirisme, alors même que l'état actuel de la science vous met en demeure de lui faire emprunt, qu'une période transitoire dont vous devez de tous vos efforts abréger la durée. Mais, par contre, là où vous posséderez une explication que l'expérience aura vérifiée, ou un remède dont le mode d'action vous sera acquis, là alors vous vous séparerez de l'empirique, et, revenant par la méthode expérimentale, à la méthode scientifique, vous agirez en véritable homme de science, non plus au hasard, mais en pleine connaissance de vos forces et du résultat de votre action. Cl. Bernard a pu dire que « la médecine expérimentale n'était autre chose que l'empirisme éclairé par le raisonnement et l'expérience ».

Il ne faut donc pas attacher à ce qu'on est convenu d'appeler le tact médical plus d'importanc qu il n'en a ; il con-

vient même de s'en défier en n'y voyant, après tout, qu'un mode de connaissance absolument empirique. Le tact médical existe. Il est incontestable qu'une longue habitude des faits de la clinique peut faire entrevoir au premier coup d'œil un diagnostic auquel, avec moins d'expérience, on ne serait arrivé qu'après une minutieuse analyse. Mais il ne saurait se substituer à la médecine scientifique ; il n'apporte avec lui aucune certitude. Il est une vue de l'esprit, une affirmation *à priori* d'un diagnostic exact peut-être, mais qui demeure inexpliqué et incertain tant qu'il n'a pas été soumis à la critique expérimentale. Et je vous disais qu'il convient de s'en défier parce qu'il agit sur nous comme toute idée *à priori* par une sorte de suggestion qui fait qu'à notre insu nous ne restons pas impartiaux; soumettant la méthode expérimentale à notre idée, plutôt que de lui soumettre notre idée, nous en cherchons la preuve et non, comme il conviendrait scientifiquement, la vérification ou le contrôle. Et c'est la raison pour laquelle ce tact médical engendre sans doute peu d'erreurs, mais le plus souvent réduit à l'impossibilité de les comprendre ou tout au moins d'en profiter.

Et maintenant ne croyez pas que médecine expérimentale soit synonyme de médecine de laboratoire ou de médecine théorique. Rien ne serait plus faux et plus dangereux pour la science, étant donné le petit nombre de ceux qui pourraient s'y consacrer. La médecine expérimentale est aussi et surtout la médecine pratique, autrement dit cette clinique de chaque jour qui sera toute votre vie. Et c'est pour cela que je veux insister à son sujet ; elle n'est pas, croyez-le bien, destinée à une élite ; elle est générale et comprend toute médecine. La science médicale, en son principe, ne saurait varier : ses formes et ses sources sont sans doute multiples ; mais, au laboratoire, comme au chevet des malades, la vérité

qu'elle poursuit est toujours identique. Le simple médecin de campagne et le savant ne peuvent ni ne doivent s'ignorer ils collaborent à la même œuvre ; la médecine n'a qu'un but : l'apaisement des souffrances humaines ; tous deux y consacrent leur vie, par des voies différentes, mais avec un même esprit.

Quelles que soient donc la situation que vous acceptiez et la tâche que vous vous fixiez dans la vie, ayez une culture scientifique, et des habitudes scientifiques de penser. Elles vous seront aussi indispensables dans l'exercice quotidien de votre clientèle que pour les plus savantes recherches. Sans esprit scientifique, sans méthode, vous n'atteindrez la cause d'aucun fait ; la vérité vous restera toujours cachée. Les vérités partielles que sont les diagnostics exacts que vous portez ne doivent pas vous paraître secondaires ; elles sont des vérités capitales pour ceux qui les réclament de vous. Et savez-vous si elles ne sont pas le germe de vérités plus générales qu'un trait de génie en pourrait faire sortir ?

Appliquez-vous donc à développer en vous la méthode scientifique ; en dehors même des résultats immédiats qu'elle peut vous apporter, elle refrénera votre imagination, et disciplinant votre esprit, non seulement elle lui communiquera sa forme scientifique, mais elle suscitera dans votre âme des qualités de droiture et d'intégrité qui sont indispensables à votre art.

Croyez enfin sans réserve à la médecine expérimentale, ralliez-y toujours vos pensées. Condition des vérités que vous poursuivez, elle est aussi la condition de votre liberté intellectuelle. Devant elle tout s'efface ; il n'existe plus ni système, ni autorité ; elle est impersonnelle et ne connaît que les faits dont elle recherche les causes prochaines. « Elle détruit l'individualité en ce qu'elle réunit et sacrifie les idées parti-

culières de chacun et les fait tourner au profit de la vérité générale établie à l'aide du critérium expérimental. » Cl. Bernard.

Ainsi, la recherche incessante par l'analyse et la méthode expérimentale de données scientifiques plus larges et plus compréhensives, telle doit être la préoccupation incessante de la médecine à notre époque. Et en agissant ainsi, elle ne perd pas de vue son unique raison d'être à laquelle en définitive il faut toujours revenir : la guérison des maladies. Mais pour y atteindre, elle rassemble ses forces, autrefois dispersées, et les unit dans un même esprit. Bien plus, pour guérir les malades, elle emprunte aux malades eux-mêmes. L'humanité devient un immense champ de recherches, d'observation, et quand la conscience le permet, d'expérimentation où, coordonnées avec l'aide du médecin et par des intérêts différents vers une fin commune, les générations actuelles préparent la santé des générations futures. Le malade en lui-même certes est une personnalité achevée portant en elle son but que l'homme de l'art, sans manquer à sa tâche, ne saurait oublier ; mais lorsqu'il a accompli son devoir, le médecin généralise sa pensée ; il associe son malade à ceux qu'il a déjà vus, à tous ceux dont la science conserve le souvenir ; il n'y voit qu'un problème scientifique qu'il veut résoudre et lorsque, dans cet esprit, inquiet, il en poursuit la recherche, fût-ce dans quelque campagne retirée, il jette les fondements de découvertes à venir.

Aussi ne croyez pas si, pour des circonstances que je n'ai pas à envisager, vous êtes retenu dans quelque lointain pays, que votre œuvre soit petite, et n'allez pas la rabaisser. Où que vous soyez, la médecine expérimentale est la seule qui convienne dans l'intérêt du malade, comme dans l'intérêt de la science. C'est elle que je me propose maintenant de vous faire entrevoir au chevet même de la souffrance.

IV

La première chose indispensable quand on veut raisonner expérimentalement c'est d'être bon observateur. L'observation est à la base de toute recherche expérimentale ; c'est par elle que se recueillent tous les faits qui peuvent servir à la découverte de la vérité que l'on poursuit et elle est l'œuvre de ceux que, dans sa Nouvelle Atlantide, Bacon appelait les « Merchant of light ». C'est par l'observation que tout savoir humain a pris naissance et l'empirisme considéré sous ce seul jour, n'est point, comme le faisait remarquer Cl. Bernard, « la négation de la science expérimentale, ce n'en est que le premier résultat» (1).

« L'observation, c'est l'attention scientifique (2). »

Observer n'est pas s'arrêter aux impressions fugitives et confuses, mais c'est bien, en effet, appliquer aux phénomènes toute son attention pour en acquérir une connaissance approfondie. Toute observation rigoureuse suppose certaines qualités indispensables sur lesquelles je crois utile de revenir. Elles ont été admirablement résumées par le professeur Guyon dans une leçon toute récente : « L'observation, y disait-il, doit être vraie, ordonnée et complète. Elle ne sera com-

1. Introduction à la médecine expérimentale.

2. Boirac. *Cours de Philosophie.*

plète que si elle est ordonnée et ne peut être vraie que si elle est impersonnelle, c'est-à-dire recueillie dans une entière liberté d'esprit et sans idée préconçue (1). »

L'observation doit être vraie : sa première qualité est d'être la reproduction scrupuleusement exacte des phénomènes naturels ; elle suppose l'impartialité absolue. C'est une exigence de l'esprit scientifique de prendre les faits tels qu'ils sont, de ne rien leur ajouter, de ne leur faire aucune violence, de ne jamais enfin les dénaturer ou même les déformer sous prétexte de les plier à quelque vue de l'esprit. L'observateur doit écouter la nature et écrire sous sa dictée, il ne raisonne pas, il constate.

L'observation, d'autre part, doit être méthodique, c'est-à-dire que pour la faire il est indispensable, selon le principe de Descartes, de « conduire par ordre ses pensées. » On procédera par analyse. L'ensemble des phénomènes sur lesquels nous voulons exercer notre action et qu'avant tout nous devons comprendre, n'est en quelque sorte qu'un problème plus ou moins difficile à résoudre et qu'il nous faut décomposer en d'autres problèmes partiels et mieux définis, jusqu'à arriver à ses parties les plus accessibles pour en déterminer la cause. C'est la méthode générale de l'esprit en face des faits qui lui sont inconnus ; c'est aussi celle de la médecine. Tout examen de malade, somme toute, revient à l'étude de ses éléments les plus simples » déduits par voie d'analyse, de ses manifestations les plus complexes. Et d'autre part, comme les symptômes que présentent certains cas pathologiques sont souvent monstrueux et compliqués, si la méthode analytique n'apprenait à décomposer l'organisme en ses divers appareils

1. Leçon d'ouverture faite à Necker le 22 novembre 1905.

pour les envisager successivement, l'observation risquerait plus d'une fois de demeurer inachevée.

Or, c'est une autre de ses conditions essentielles que d'être complète et l'observateur ne la remplira qu'à force de patience et à l'aide de données précises de pathologie. N'étant en effet que la recherche détaillée de tous les phénomènes que l'on peut rencontrer chez un malade, l'observation réclame pour être fructueuse « des dénombrements si entiers et des revues si générales qu'on soit assuré de ne rien omettre ». — Aucun fait ne doit y être négligé ; l'oubli d'un symptôme peut faire varier le diagnostic et imprimer au pronostic ou au traitement des modifications grosses de conséquences. Il faut recueillir intégralement tous les caractères constitutifs de l'affection que l'on veut découvrir, ne pas se borner à leur sujet à une simple constatation, et pour chacun d'eux remonter à l'origine, étudier leurs circonstances de production et la réaction de l'organisme, déduire enfin toutes leurs conséquences. « Les caractères propres des symptômes, leur nature et leur degré, leurs modifications et leurs vicissitudes, les associations qu'ils contractent, le moment où elles se forment et leurs conséquences, sont notées avec un soin méticuleux ; mais l'observateur s'attache à déterminer avec toute l'exactitude possible les conditions dans lesquelles ils sont nés et se sont associés, ont évolué, comment ils s'atténuent, et pourquoi ils disparaissent et se reproduisent (1). » La simple recherche des phénomènes ne suffit pas ; à côté d'elle et tout aussi importante il y a l'étude des matériaux amassés ; leurs variations suivant les cas peuvent être riches de découvertes.

L'observation n'est donc pas chose si simple qu'elle peut

1. Guyon. Leçon d'ouverture. Necker, 22 novembre 1905.

paraître à première vue ; elle nécessite un patient et minutieux travail des sens et de l'esprit et, avec lui, des qualités scientifiques qui ne peuvent s'acquérir que par une longue expérience ; et comme elle est la condition primordiale de toute la médecine, il faut que chacun de nous applique à bien observer tout ce qu'il sent en lui de clairvoyance et de talent ; et il faut aussi qu'il y ait, dans la direction générale de son examen, comme un guide qui ordonne sa pensée, qui accélère sa recherche et le préserve de tout oubli ; en un mot il lui faut une méthode et c'est ce que je me propose de vous indiquer maintenant.

Vous commencerez donc par un interrogatoire rapide. Vous éviterez les interminables discours en le dirigeant vous-même, et vous ne poserez que des questions très simples suscitant des réponses brèves et précises. D'autre part, afin de n'exercer sur l'esprit de votre malade aucune influence capable de fausser votre investigation, ne laissez rien découvrir de vos pensées. Il faut, du reste, n'accorder qu'un faible crédit à ses réponses ; ne leur donnez jamais la primauté sur les faits. S'il est vrai que l'interrogatoire n'est qu'une sorte d'observation recueillie et transmise par le malade lui-même, le double fait d'être rétrospective et d'être reçue par un intermédiaire dont vous ignorez la culture des sens et de l'esprit lui supprime toute valeur scientifique. Que de fois l'expérience vous apprendra que les renseignements qui vous avaient été ainsi donnés étaient basés sur une observation inattentive. Que de fois aussi il ne sera répondu à vos questions que par des interprétations plus ou moins fantaisistes qui ne vous apporteront aucune lumière ! Tenez-vous donc, en ce qui concerne l'interrogatoire, à une sage réserve ; n'ayez de confiance qu'en vous-même. Bornez-vous à quelques questions très précises au sujet de l'âge de votre malade, de sa profession,

du siège de ses douleurs ; s'il est possible enfin, mais n'y croyez guère, renseignez-vous sur le début et sur la marche de la maladie. Arrivez vite à l'observation proprement dite des faits ; elle réclame de vous l'intervention de votre sensibilité et de votre jugement ; elle met en jeu toute votre activité ; elle est la base du diagnostic et c'est d'elle que vous devez tout attendre.

Tous vos sens, sauf peut-être le goût, vous sont nécessaires. Tous, convenablement exercés, peuvent vous rendre des services inappréciables. Lorsque cela vous sera possible vous les mettrez en jeu successivement pour chaque symptôme particulier et vous épuiserez leurs ressources ; ils se compléteront et se contrôleront l'un l'autre. N'attendez pas, certes, que je vous décrive en détail les signes divers que chacun d'eux pourra vous découvrir ni même que je vous les cite ; ce serait tout un chapitre et non des moindres de la pathologie. Là n'est pas mon dessein ; je ne me suis point proposé de vous faire une leçon de clinique sur ce que doit être en pratique l'examen d'un malade, je ne veux que fixer vos pensées et, leur donnant un cadre, je me propose de suivre la marche de votre esprit au cours de votre investigation scientifique.

Dès le début, vous appliquerez votre attention à la région que le malade vous aura signalée ou au symptôme qui l'aura frappé. Ne vous bornant pas à une constatation superficielle, vous ferez de cette région ou de ce premier symptôme, qui doit être le point de départ de toutes vos recherches, une étude minutieuse et tout d'abord vous l'isolerez comme un problème à part ; vous l'envisagerez en premier lieu au point de vue purement morphologique de son aspect habituel et de ses modalités diverses. A première vue, vous saurez déjà si vos yeux savent voir tout un ensemble de renseignements qui

aussitôt délimiteront votre enquête. Ce premier regard, pour ceux qui ont quelque habitude de la clinique, a une importance capitale ; d'emblée il élimine ou il appelle dans l'esprit toute une foule de pensées qui ont entre elles quelques éléments communs et dont la suite de l'examen accuse les différences ou précise les rapports : à chaque symptôme nouveau surgissent des conceptions nouvelles tandis que d'autres, plus incertaines, s'effacent et disparaissent ; le nombre bientôt en diminue ; peu à peu, les unes spontanément s'éliminent, les autres s'affirment ; ce sont les premières voies ouvertes à l'investigation ; l'esprit s'y engage. Pour l'instant ne poussez pas plus loin vos pensées. Par la palpation abordez aussitôt et plus intimement le malade, resserrez encore les bornes de votre horizon ; si l'anatomie topographique vous est familière et si vous êtes instruit sur les sensations diverses que peuvent donner les organes normaux et pathologiques, un peu de doigté et un peu de méthode vous assureront de précieuses découvertes. Dans le flot des sensations indécises que vous apportera le premier contact, vous démêlerez celles qui n'ont qu'un intérêt secondaire de celles dont la connaissance est indispensable à votre diagnostic ; reprenant celles-ci, vous en ferez une plus fine et plus complète analyse ; peu à peu vous les coordonnerez ; rassemblant ainsi toutes vos sensations et avec elles toutes les idées qu'elles éveillent, vous associerez à votre dissection méthodique un travail simultané et progressif de synthèse ; bientôt la vérité s'ébauchera dans votre esprit.

Votre étude morphologique finie, passez à l'examen fonctionnel ; là encore, tant en médecine qu'en chirurgie, vous avez une longue et minutieuse enquête à faire ; les mouvements passifs et actifs, les modifications d'étendue et de résistance, le fonctionnement physiologique des divers orga-

nes, les douleurs ou autres sensations qui l'accompagnent, autant de points qu'il vous faudra successivement étudier. Par la simple palpation, vous réveillerez parfois des bruits gros de conséquences, vous noterez des déplacements et des mobilités qui peuvent être la clé de tout un diagnostic.

Ce ne sont parfois que des sensations confuses et à peine perceptibles; prenez-y garde et faites preuve de finesse. Exercez longuement vos sens aux variétés infinies de la clinique, votre esprit à ses variétés incessantes, cultivez sans cesse vos moyens d'investigation ; il ne faut pas que les modalités des faits puissent vous surprendre ou vous tromper. Si les modifications sont légères, ne craignez pas de les mettre en relief par des observations comparatives ; rapprochez l'organe sain de l'organe malade toutes les fois que cela vous est possible; vous aiderez et préciserez vos souvenirs.

Mais ce n'est pas tout. S'il est certains organes d'investigation facile où le simple examen suffit, il en est d'autres pour lesquels il ne donnerait que des renseignements superficiels et imparfaits. Ceux-là sont plus cachés, leurs manifestations pathologiques moins apparentes. Les procédés qu'ils nécessitent sont peut-être plus complexes et, par cela même, requièrent une plus grande habitude, mais ils peuvent donner au médecin expérimenté les renseignements indispensables à l'établissement du diagnostic. Ces nouveaux procédés sont la percussion et l'auscultation.

De nos jours, rien ne vous paraît plus simple que ces deux modes de recherches que vous employez couramment, et cependant que de travaux ils laissent entrevoir pour ceux qui les ont établis, que d'acquis ils supposent chez ceux qui veulent y puiser des notions précises et fécondes! Ici, ce n'est plus seulement l'anatomie topographique qui vous est indispensable, la connaissance exacte des rapports des divers organes et

des sensations que la longue expérience a montré qu'ils donnaient, c'est aussi la physiologie tout entière et c'est, plus encore, les modifications toujours nouvelles et éphémères que la maladie leur a fait subir. A mesure que vous avancez dans votre examen et que, pierre à pierre, vous construisez votre édifice, le nombre des souvenirs qu'il vous faut rappeler diminue, et leur précision s'accroît. Tout ce qui concerne un organe doit vous être présent à l'esprit au moment même où vous le tourmentez de votre inquiète recherche. Là encore, étant donné la complexité des phénomènes et leur confusion, il faut procéder avec ordre; vous emploierez à discerner les divers bruits, à les analyser l'un après l'autre tout le temps nécessaire; revenez-y sans cesse; vous les étudierez dans toutes leurs nuances — et vous savez combien elles sont nombreuses ; — rien n'est plus simple dans les livres, rien n'est plus délicat au lit du malade. Ici encore, comparez avec les bruits normaux. Il ne s'agit pas d'une simple éducation de l'oreille ; il y a aussi à faire dans la multitude des faits en apparence inextricables un travail de discernement qui réclame une grande habileté. Vous n'y parviendrez qu'à l'aide d'une méthode rigoureuse. Chaque symptôme éveillera en vous des vues tout d'abord transitoires et incertaines mais qui, au cours de votre examen, deviendront de plus en plus compréhensives : vous rejetterez les unes comme inutiles, vous conserverez dans la pénombre celles qui vous sembleront secondaires et vous fixerez davantage toute votre attention sur celles qui vous paraîtront essentielles. Dans cette distinction résidera sans doute une des plus grosses difficultés, mais vous la résoudrez par la connaissance profonde de la pathologie et un sens critique développé. Le malade est un texte souvent difficile à déchiffrer : il faut savoir n'y pas faire de contre-sens.

Tels sont, en quelques mots, les différents procédés de l'observation clinique. Tous les autres modes d'investigation en définitive peuvent s'y ramener, tous n'en sont que des formes modifiées où, bien souvent, l'homme emploie des instruments divers pour affiner ses sens. Parmi ceux-ci, il en est de simples dont vous avez appris la pratique à l'hôpital et qui doivent vous être familiers ; il faut leur emprunter leur concours toutes les fois que cela vous sera possible ; la meilleure éducation des sens ne parvient pas à les remplacer. D'autre part, un certain nombre nécessitent une habileté particulière, de longues recherches et des conditions d'application que trop souvent on ne rencontre pas en clientèle. D'autres enfin supposent un véritable laboratoire. Ils ont pris en ces derniers temps une extension considérable et il semble que ce soit, à côté de la clinique proprement dite, une voie nouvelle et féconde en ressources de toutes espèces. Ils donnent du reste des renseignements d'une incontestable valeur et d'une précision remarquable.

Mais ce sont des procédés complexes et longs que bien souvent les exigences d'une clientèle ne permettent pas. Si vous pouvez en faire l'application à vos recherches, je vous y engage puissamment : outre les satisfactions intellectuelles qu'ils vous procureront, ils vous préserveront de la routine et par suite de l'empirisme auquel reviennent si fréquemment les médecins qui ne sont pas habitués à ces courtes incursions dans la science. Mais si pour quelque raison, il vous est impossible de les mettre à profit, n'allez pas croire surtout que toute médecine utile et même scientifique soit pour vous chose morte : ce serait une erreur dangereuse et pour le développement de votre esprit et pour le soin de vos malades. Croyez bien que vous portez en vos sens, si vous savez les cultiver et les unir à une grande clairvoyance, les meilleurs instruments pour

toutes les investigations cliniques. Le laboratoire a des ressources indéniables, je le répète, que je ne méconnais certes pas ; mais en pratique, il n'est indispensable ni au raisonnement scientifique, ni même à l'examen complet d'un malade ; la clinique, par contre, est la pierre angulaire de toute la médecine.

Ainsi, sans vous soucier des procédés qui vous sont impraticables, et puisque la nature vous a si richement armé pour l'œuvre que vous avez entreprise, continuez méthodiquement votre enquête. Jusqu'ici vous avez exploré la région que votre malade vous a indiquée et vous vous êtes attaché au symptôme dominant ; vous le connaissez pas le détail ; allez-vous vous arrêter là ? J'ai peur que certains de nos confrères n'agissent ainsi, soit que le temps presse, soit qu'en conscience ils estiment avoir terminé leur examen ; c'est une imperfection contre laquelle je tiens à vous mettre en garde.

Cet organe que vous venez d'étudier ou le symptôme, qui n'en traduit que la souffrance, ne sont pas isolés ; ils ont avec les régions environnantes soit de simples rapports de contiguïté, soit des rapports plus étroits qu'établissent des vaisseaux et des canaux de toute espèce. Vous en désintéresserez-vous et n'est-il pas possible à l'affection que vous ne connaissez pas encore de s'y propager ? Savez-vous même si le maximum des lésions est bien là où tous vos efforts ont porté ? Qu'il s'agisse donc de l'origine de la maladie ou des complications possibles, ou même de quelque affection concomitante, abandonner sans plus d'examen les enseignements que peuvent fournir les organes voisins serait le fait d'un esprit superficiel et peu scientifique. Quant à vous, vous les passerez successivement en revue, vous en ferez tout d'abord une étude un peu rapide, mais pour vous réserver de reprendre plus longuement dans la suite celui qui vous semblerait

le plus atteint. C'est là ce qu'on a appelé l'examen proximal.

Ici encore, vos connaissances anatomiques vous seront d'un utile secours : selon la région considérée, elles vous indiqueront l'ordre rationnel pour ne rien oublier et pour diriger votre sagacité selon l'étroitesse des rapports et l'importance des organes. Souvent, des parties qui semblent éloignées sont, par les liens qui les enchaînent en intime corrélation ; tandis que d'autres, tout proches, n'offrent qu'une contiguïté sans importance ; et souvent aussi un organe d'apparence secondaire et sur lequel un esprit non prévenu eût passé, prend, selon les circonstances et du fait même de ses rapports, une valeur bien déterminée ; à lui seul parfois, il suffit pour assurer un diagnostic. Vos procédés d'exploration seront ici les mêmes que ceux que je vous ai indiqués

Et si vous voulez être plus complet, vous irez plus loin encore. Vous vous souviendrez que cet assemblage de régions plus ou moins étroitement reliées et ces symptômes qui s'y manifestent ne sont, à les considérer dans leur ensemble, qu'une fraction de notre organisme et qu'un reflet de notre activité physiologique. Or, je ne connais guère de maladie qui n'ait de relation avec le corps tout entier. Que de fois la nature des lésions s'est soudainement révélée par la découverte de quelque signe lointain qui, sans elles, n'eût jamais attiré l'attention, et que de fois aussi le pronostic et la thérapeutique se sont trouvés complètement modifiés par des constatations qui auraient échappé à un examen incomplet Une lésion superficielle, une coloration particulière, une déformation banale à première vue, ou enfin quelque symptôme latent, suffisent parfois pour traduire un tempérament particulier ou sont caractéristiques de quelque ancienne maladie dont la découverte jette une clarté nouvelle sur l'affection récente.

Ce sera donc d'un esprit prudent et sagace d'interroger

soigneusement les divers systèmes organiques : vous examinerez d'abord celui qui affectera avec la région malade les rapports les plus étroits et vous envisagerez ensuite tous les autres par ordre d'importance ; vous noterez tout ce qu'ils vous apprendront, vous attachant plus spécialement à ce que vous supposerez devoir servir à votre diagnostic. Vous n'oublierez pas enfin, dans cet examen de l'organisme tout entier, l'étude des principaux liquides et résidus organiques dont le témoignage est parfois puissant. C'est par là que vous achèverez votre examen distal.

C'est d'ailleurs un examen que vous ferez toujours systématiquement. Il devra rester bref, mais il achèvera de vous mettre en possession pour ainsi dire de votre malade ; allant au-devant de tous les symptômes, vous n'abandonnerez rien au hasard. Dans l'état actuel de la science il faut cependant compter avec lui et ne pas négliger ses surprises, mais il faut savoir que de jour en jour son influence diminue dans les inventions humaines et qu'il ne nous découvre jamais que ce que notre ignorance nous a empêché de prévoir.

Là s'arrête votre examen. Vous n'y reviendrez désormais que pour contrôler l'exactitude de vos premières sensations. « Recueillie dans ces conditions, l'observation pure et simple du malade pose le problème médical. Elle sert de point de départ aux recherches expérimentales que souvent nécessite l'exacte interprétation des faits ; elle les dirige et ne doit jamais être perdue de vue. » (Guyon.)

Il vous faut maintenant vous replier sur vous-même, vous recueillir et essayer de coordonner logiquement les faits que vous venez de récolter.

Au cours de vos recherches, vous emploierez inconsciemment une méthode qu'on a décrite sous le nom de méthode historique et qui vous facilitera singulièrement votre tâche. A

chaque symptôme nouveau vous rappellerez dans votre mémoire, par une comparaison rapide et en quelque sorte instinctive, votre expérience passée et ce que vous ont appris vos livres de pathologie où se trouve consignée l'expérience de vos maîtres. Évoquant le souvenir des faits qui vous ont été enseignés, vous en rapprocherez par analogie, c'est-à-dire par une sorte d'induction imparfaite, ceux que vous constaterez chez votre malade, vous reviendrez aux acquisitions de vos prédécesseurs et ce retour en arrière présentera pour vous un avantage incontestable mais aussi, prenez-y garde, un écueil.

La méthode historique vous fait solidaire de ceux qui ont vécu et observé avant vous ; par les résultats acquis, elle accélère votre recherche ; enfin, elle vous met en garde contre bien des opinions erronées et cela d'autant plus complètement que votre science est plus étendue. La rejeter serait abandonner volontairement tout le fruit des travaux de ceux qui nous ont précédés ; ce serait priver la science de ses plus belles découvertes et la condamner à un perpétuel recommencement. Aussi, ne s'agit-il point de cela, mais bien de ne s'en servir qu'avec la plus prudente réserve et de n'accepter quelqu'un de ses résultats qu'après l'avoir soumis au critérium expérimental.

L'écueil que j'y vois, en effet, c'est la suggestion qu'à votre insu elle peut exercer sur votre esprit et qui me fait vous rappeler à la méthode expérimentale et à cette liberté scientifique dont votre pensée doit être sans cesse tourmentée. La pathologie est un recueil de toutes les vérités jusqu'ici connues, mais ne saurait comprendre celles que réserve l'avenir ; il faut l'accepter telle qu'elle est, ne pas vouloir lui faire dire plus qu'elle ne peut, et n'y pas voir surtout un code immuable et éternel ; ce n'est pas elle qui fait la clinique ; tout au contraire, elle est soumise à ses enseignements et ce n'est pas

d'aujourd'hui qu'on a déclaré qu'il n'existait pas de maladies à proprement parler et qu'il n'y avait que des malades. Si la maladie, le plus souvent, est une dans son principe, on peut affirmer que toujours ses manifestations sont multiples; ce n'est que par généralisation et par abstraction que nous sommes arrivés à créer les différents types morbides. Ces types ne sont pas invariables.

La pathologie est une science en voie d'évolution; elle renferme encore bien des incertitudes, ne lui empruntez que les faits reconnus indiscutables, n'accordez à ses descriptions toutes faites que la valeur de guides destinés à simplifier votre tâche et à faciliter les recherches, sachez vous en dégager suffisamment pour conserver une entière liberté au lit du malade, pour discerner les modalités toujours changeantes des diverses affections et pour découvrir enfin, le cas échéant, des vérités encore ignorées avant vous.

Et d'autre part, vous avez pu remarquer qu'à mesure que vous avancez dans votre examen, des idées, soudainement, vous sont venues à l'esprit; chaque fait en a éveillé, et tout symptôme nouveau les a confirmées ou les a détruites. Si utiles qu'elles paraissent, elles sont souvent dangereuses. Il faut se défier de ces jugements prématurés qui, satisfaisant aussitôt l'esprit, en limitent les vues, arrêtent trop hâtivement les recherches ou empêchent de les accomplir librement; alors même qu'on s'en défend, ils exercent une suggestion insidieuse et il est sage, tout d'abord, de n'y prêter que peu d'attention. Il est possible que dans certains cas particulièrement faciles et limités, ou lorsqu'il y a urgence d'agir, on puisse, après une plus rapide enquête, s'arrêter à la première opinion; mais, en règle générale, il faut proscrire cette manière de faire: on ne recherchera aucune conception synthétique avant la complète analyse du malade et si, par une

instinctive association d'idées, elle venait à surgir à l'esprit, on la repousserait, si satisfaisante soit-elle et quitte à la reprendre plus tard, pour se borner à l'étude attentive et impartiale des faits. Ce n'est qu'une fois cette étude achevée que les idées peuvent et doivent se donner libre cours; elles ne sont plus de simples vues de l'esprit, précoces et à peine ébauchées, elles sont des hypothèses justifiées qui ont droit dès lors à toute notre attention et dont je veux maintenant examiner avec vous le rôle prépondérant.

L'analyse de votre malade finie, vous êtes en possession des différents caractères constitutifs de sa maladie; cette décomposition, prenez-y garde, n'est qu'artificielle; rien, en réalité, n'est isolé dans l'organisme humain et votre analyse resterait un stérile entassement de faits si vous n'y adjoigniez une œuvre de synthèse et en quelque sorte de reconstitution. Par l'analyse vous avez observé la réalité dans toutes ses parties et sous toutes ses faces; par la synthèse vous dégagez les rapports, vous les coordonnez et vous les rattachez à quelque autre réalité plus large et plus compréhensive. C'est l'œuvre de l'hypothèse; tous les symptômes jusqu'ici recueillis vont y prendre forme dans une idée. Ce n'est pas une vérité certaine, rien n'est encore définitif en votre esprit; c'est une supposition de vérité; c'est une tentative, si incomplète et si imparfaite qu'elle soit, pour démêler le sens de vos observations. Dans la science, l'hypothèse est une des conditions du développement de l'esprit humain; dans toute recherche clinique, elle est la condition de la découverte scientifique du diagnostic. « L'idée anticipée est le point de départ nécessaire de tout raisonnement expérimental. » (Cl. Bernard.)

Vous avez remarqué d'ailleurs combien cette hypothèse survient naturellement au cours de votre investigation. L'homme avant tout veut savoir; le médecin, en quête de l'origine d'une

maladie, après avoir recueilli quelques symptômes, veut trouver la raison qui les explique; à leur contact, son esprit, avant même d'en avoir pris conscience, évoque une idée ; dans cette idée il voit la cause possible des phénomènes qu'il étudie; légitimement il l'accepte pour en déduire toutes les conséquences.

Et de plus cette hypothèse est nécessaire. Si elle est en effet une vérité approchée, un degré vers la certitude, n'est-ce pas pour elle que jusqu'ici vous avez travaillé? Une synthèse sans analyse ne serait qu'une combinaison artificielle de l'esprit ; mais que serait une science qui s'arrêterait à l'analyse et qui, se bornant à la connaissance des phénomènes, en négligerait les rapports et avec eux l'ordre général de la nature ? Serait-ce même une science ? C'est pourquoi si, au cours de votre examen, pour achever votre observation en pleine liberté, vous avez rejeté les idées que toute constatation éveillait, vous devez, à l'heure actuelle, pour en faire un examen méthodique, accueillir toutes les hypothèses qui se présentent à votre esprit et même les provoquer. A mesure d'ailleurs que vous en poursuivrez l'étude, vous vous apercevrez que chacune d'elles réclame d'autres enquêtes plus précises et plus complètes qui les vérifient. Vous reprendrez donc l'observation du malade, et dans ces nouvelles recherches votre hypothèse vous servira de guide et restreindra les limites de votre investigation. Elle devient donc indispensable, vous le voyez, en ce qu'elle dirige et parfait votre premier examen : sans elle, l'esprit court à l'aventure ; il risque de se perdre dans le dédale des faits ou d'en fausser le sens.

Mais si l'hypothèse a ses avantages, elle trouve, dans le repos et la satisfaction qu'elle apporte à l'esprit, ses dangers. L'observateur, fatigué par un long examen ou suggestionné par la vue synthétique qu'il vient d'avoir tout à coup, peut

s'y arrêter définitivement. C'est là qu'est l'écueil. Il ne faut jamais perdre de vue cette idée que l'hypothèse n'est pas une vérité définitive, mais une phase essentiellement transitoire, un moyen pour parvenir à cette vérité. Et, s'il ne faut pas manifester à son égard les défiances exagérées de Bacon, il ne faut pas non plus, avec Locke et toute son école, lui accorder un trop large crédit, et surtout l'accepter à l'égal d'une certitude. Prévenant l'esprit et lui dissimulant les faits contradictoires, elle fait alors obstacle à la découverte de la vérité.

Ici encore plus que jamais je vous rappellerai donc à une méthode rigoureuse. Au milieu de toutes les hypothèses que susciteront la complexité des phénomènes médicaux, votre savoir plus ou moins étendu et aussi votre sagacité, seule elle vous assurera un choix judicieux. De toutes les idées qui vous viendront à l'esprit ne conservez que celles qui ne contredisent aucune de vos observations; celles-ci doivent rester pour vous des limites infranchissables et pour ainsi dire les bornes de votre imagination. Adoptez ensuite l'hypothèse qui explique scientifiquement le plus grand nombre de faits observés; l'idéal serait qu'elle les expliquât tous. Souvenez-vous aussi que de deux hypothèses apportant la raison d'un nombre égal de faits, la plus simple sera toujours la plus probable, celle qu'avant toutes les autres vous devez accepter ; les choses en général sont simples dans la nature, c'est notre esprit qui les complique.

Par contre s'il existe des cas où légitimement vous pouvez soupçonner plusieurs maladies, n'en acceptez l'idée qu'en dernier examen. Enfin, et c'est la condition indispensable de chacune de vos hypothèses, quel que soit le sort que vous lui réserviez, ne l'acceptez ou ne la repoussez jamais sans la soumettre au seul critérium qui, en dernier ressort, la juge, la consacre ou la rejette : la vérification expérimentale.

« Une hypothèse étant admise, on la soumet à l'épreuve de l'expérience; si l'expérience la confirme, si elle s'accorde avec tous les faits pour l'explication desquels elle a été imaginée; si toutes les conséquences qu'on en peut tirer se trouvent dans le même cas et qu'en même temps elle ne soit pas en contradiction avec les principes ou les lois essentielles de notre intelligence, il nous est impossible alors de lui refuser notre assentiment et on la regarde comme définitivement acquise à la science (1). »

Malheureusement en médecine l'expérimentation n'est pas chose facile. Expérimenter suppose que nous pouvons agir à volonté sur les phénomènes et au besoin les provoquer. « L'observateur écoute la nature, disait Cuvier, l'expérimentateur l'interroge et la force à se dévoiler. » En médecine observer la nature est bien; la forcer à se dévoiler est dans la plupart des cas impossible : en conscience, nous ne pouvons agir à notre gré sur l'organisme humain.

Et cependant notre hypothèse appelle sa vérification.

Le contrôle, ici, sera bien rarement l'expérience proprement dite; presque toujours ce seront des observations nouvelles plus limitées et plus fouillées au sujet desquelles on fera intervenir certains instruments ou certaines recherches de laboratoire. Des rapports qu'elles affecteront entre elles, de leur concordance ou de leur antagonisme, de leur simultanéité ou de leur succession, on en déduira des probabilités plus ou moins grandes en faveur de l'idée à l'étude.

L'hypothèse à peu près arrêtée dans l'esprit, on en inférera toutes les conséquences et successivement, de la même manière, on fera de chacune d'elles la vérification. Si enfin, comme cela est fréquent, les liquides ou les résidus de l'or-

1. A. Franck. *Hypothèse.*

ganisme peuvent apporter quelque lumière, on les soumettra à toutes les expérimentations possibles.

Il est des cas d'ailleurs où le médecin inconsciemment expérimente : toutes les fois qu'il conseille à l'un de ses malades tel ou tel médicament, il fait une expérience. Si même nous mettons à part tous les cas où le traitement a pour but avant tout de nous éclairer sur un diagnostic présumé, n'est-il pas vrai que, par la thérapeutique, nous agissons sur les phénomènes dans l'intention de les modifier, que presque jamais nous ne sommes sûrs de son action précise pour un malade déterminé et qu'en ce cas nous expérimentons? Notre expérimentation, il est vrai, est circonscrite en des limites bien nettes que l'étude sur les animaux a fixées ; elle n'en est pas moins une expérience que nous reproduisons au sujet de chaque malade, mais qui, pour chaque médication, a été commencée bien avant nous et que nos descendants poursuivront. Le nombre de médicaments dont nous soyons sûrs est relativement très minime ; en ce qui concerne tous les autres, la thérapeutique n'est, à travers le temps, qu'une longue expérience qui se répète sans cesse, que chaque jour fait plus certaine, mais dont la conclusion définitive reste encore plus ou moins éloignée ; et la part qu'apporte chacun de nous dans cette expérimentation indéfinie vient enrichir d'autant les acquisitions du passé.

Et aussi, il faut bien le reconnaître, alors même qu'il ne se livre à aucune expérimentation, lorsque, à propos de ses malades actuels, il se souvient des faits et des expériences de ses prédécesseurs ou de ses maîtres et que dans un but de contrôle il les rapproche, les compare et les juge, le médecin fait un raisonnement expérimental. Qu'importe après tout qu'il expérimente lui-même, s'il trouve dans les enseignements du passé de quoi suppléer à son infirmité. Ce qui importe

avant tout, c'est de reconnaître l'incertitude des hypothèses, de faire de leur vérification, quelle qu'en soit la forme, une règle primordiale de tout raisonnement scientifique et de n'en abandonner jamais aucune sans l'avoir soumise impartialement à la critique expérimentale.

Si votre hypothèse est confirmée par les données de l'expérience et de la contre-épreuve, gardez-la à l'égal d'une vérité ; si elle ne l'est pas, il faut peut-être un certain courage pour la repousser. Ayez ce courage et sans parti pris, sans mauvaise humeur, rejetez-la.

« Et d'ailleurs cette mauvaise humeur, comme dit très justement M. Poincaré (1), ne serait pas justifiée ; le savant qui rejette une hypothèse doit être heureux car il vient de découvrir une occasion inespérée de découverte. En effet son hypothèse n'était pas établie à la légère, elle tenait compte de tous les facteurs connus qui semblaient pouvoir intervenir dans le phénomène. Si la vérification ne se fait pas, c'est qu'il y a quelque chose d'inattendu, d'extraordinaire, c'est qu'on va trouver de l'inconnu et du nouveau. »

Gardez donc toujours, quelle que soit la réponse des faits, une honnête et intelligente impartialité.

Je suppose que votre contrôle expérimental ait vérifié votre hypothèse : par une véritable induction, vous rangez alors, dans une classe plus générale de faits, le cas particulier que vous venez d'envisager et vous groupez tous les symptômes amassés autour d'une même idée, vous les faites dériver d'une même cause. Par votre hypothèse confirmée, c'est-à-dire par votre diagnostic définitif que vous venez d'établir, vous traduisez la nature, vous êtes « l'interpreter of nature » de Bacon.

Et cependant, après confirmation par l'expérience de votre

1. Poincaré. *La Science et l'Hypothèse.*

hypothèse, votre diagnostic une fois énoncé, vous n'avez pas encore la certitude absolue. Vous avez découvert une synthèse qui rassemble et explique tous les phénomènes observés ; mais qui sait si, dans la complexité des faits médicaux, il n'en est pas une autre qui les recueille et les explique mieux? En science, c'est une loi de méthode expérimentale de ne jamais accorder une entière confiance à un fait, si prouvé soit-il, que la contre-épreuve n'aurait confirmé. Ce qui manque à votre diagnostic, c'est la contre-épreuve. Vous avez montré que votre hypothèse groupait et expliquait tous les phénomènes ; il vous reste à montrer, par l'exclusion successive de toutes les autres, qu'elle seule peut les grouper et les expliquer. Cette contre-épreuve est nécessaire, et peut-être, en la faisant, verrez-vous votre diagnostic évoluer. Il faut la faire toujours, systématiquement, quelque simple que soit en apparence le fait constaté. C'est ce qu'on appelle faire le diagnostic différentiel. Vous reprendrez l'une après l'autre toutes les hypothèses qui vous sont venues à l'esprit ; de ces idées générales, vous descendrez vers les faits et vous rechercherez par le détail les discordances qui vous les ont fait rejeter. Ainsi, vous contrôlerez et vous affirmerez votre diagnostic positif.

Cette étude différentielle ne doit rationnellement venir qu'après l'affirmation du diagnostic ; mais il est des cas où le diagnostic positif reste incertain, où aucun symptôme important ne permet d'en donner l'assurance et où l'esprit reste hésitant. Dans ce cas, le diagnostic différentiel vient à l'aide du diagnostic positif; en rejetant toutes les autres hypothèses, parce que tel de leurs gros symptômes manque dans le cas considéré, elle met en relief en quelque sorte, le diagnostic que les constatations positives n'avaient pas permis d'affirmer. C'est, somme toute, un diagnostic par exclusion qui, malgré

son imperfection, rend des services indéniables dans tous les cas douteux, que la maladie soit par elle-même d'un diagnostic délicat, ou qu'elle soit assez proche de son début pour n'avoir encore aucune forme déterminée.

Mais si l'étude différentielle, méthodiquement faite, a été précédée d'un diagnostic positif précis, fondé sur une recherche méticuleuse, alors, à moins d'évolution particulière d'une maladie connue ou de maladie encore ignorée, que dans l'état actuel de la science, la raison même ne nous permet pas de prévoir, vous possédez le diagnostic certain de l'affection envisagée.

Et cependant, tant il est vrai que nous n'arrivons à la vérité qu'après de nombreuses étapes, et que nous n'en possédons jamais qu'une parcelle, votre degré de certitude est encore incomplet. Connaître un phénomène, ce n'est pas seulement en distinguer les détails et les divers rapports, c'est aussi et surtout en savoir les causes prochaines et le mode d'action de ces causes; c'est posséder, en un mot, sinon le pourquoi qui doit vous être toujours inconnu, tout au moins le comment du phénomène. Vous n'avez pas achevé votre œuvre, lorsque vous avez donné un nom à cet ensemble de symptômes que vous avez observés et lorsque vous l'avez classé. Si vous voulez le comprendre et agir sur lui de façon rationnelle, il vous en faut connaître les causes; — je dis les causes, parce que la cause immédiate ne suffit pas ; — à côté de celle-là il y en a beaucoup d'autres qui, sans produire la maladie observée, agissent cependant sur elle pour la modifier, pour lui donner une évolution parfois toute différente et qui font partie de son déterminisme. Il faut les connaître; elles peuvent modifier tous vos moyens d'action.

Il vous faut alors revenir à l'examen de votre malade, examen qui sera d'ailleurs tout rétrospectif. Vous fouillerez la

vie de votre malade et celle de toute sa famille si cela est nécessaire pour découvrir la cause recherchée.

D'autres fois vous n'avez encore aucun diagnostic. Ou aucune hypothèse ne vous a été suggérée, ou bien toutes les hypothèses qui vous sont venues à l'esprit, à l'étude des symptômes, n'ont pas résisté à vos examens ultérieurs. Et vous allez rechercher, dans la vie même de votre malade, un indice qui vous mette sur la voie ou une explication des faits que vous avez constatés et que vous ne pouvez synthétiser.

Cette affection que vous étudiez n'est, somme toute, qu'une courte période de la vie de votre malade; peut-être les caractères qui la traduisent ne sont-ils que la résultante de toute l'existence antérieure et, si vous les en détachez, toute leur signification disparaît ; c'est une main, ou une portion d'arbre, ou quelque coin de l'horizon que vous isolez dans un tableau ; c'est, dans la vie d'un homme, quelques jours ou quelques années que vous isolez avec l'idée d'en déduire toute la psychologie de cet homme ; c'est, dans l'histoire, une époque que vous prétendez comprendre en méconnaissant l'influence de la tradition.

Vous allez donc remonter dans la vie de votre malade et y chercher la cause lointaine, mais véritable, des faits que vous venez d'étudier ; c'est la seule cause intéressante pour vous, médecin, qui voulez instituer une thérapeutique rationnelle et efficace. Que de fois la maladie n'est-elle que l'indice d'un état, d'une constitution particulière qui, elle-même, a sa raison d'être et ses causes, contre lesquelles il faut diriger ses efforts.

Dans la vie d'un individu, comme dans la nature qui vous entoure, dans le temps comme dans l'espace, il y a un enchaînement continu ; rien n'est isolé ; tout est résultante et tout est cause et d'autre part rien ne porte en soi-même sa propre

cause et n'est explicable que par lui-même. Ce n'est que l'application à la clinique de ce que je vous disais, il n'y a qu'un instant : le déterminisme qui existe dans toutes les sciences existe aussi en médecine ; la spontanéité vitale n'est qu'une vue de l'esprit et toute maladie a sa cause, proche parfois, souvent lointaine et que seule l'étude des antécédents de votre malade peut vous faire connaître.

Fouillez donc toute sa vie depuis son enfance ; allez à la recherche de toutes ses maladies, même les plus légères en apparence ; les moindres habitudes de son régime alimentaire vous sont indispensables ; ses passions mêmes vous intéressent ; combien sont l'origine de maladies !

Mais ce n'est pas tout ; si l'affection qui vous intéresse n'est pas un moment isolé dans la vie de votre malade, votre malade lui-même n'est pas isolé de ses semblables. Il appartient à une famille, il appartient aussi à une époque. Il porte en lui la tradition de sa famille ; il hérite de ses habitudes parfois très anciennes, de son mode de vie, de ses tares que les croisements, le temps et l'hygiène ont parfois atténués, mais que d'autres fois, par contre, ils ont accentués. La famille, à la considérer dans son ensemble, n'est qu'un seul et même être où l'individu n'est qu'une cellule et où chaque cellule se survit avec tous ses caractères dans ses descendants. Cette famille ainsi comprise peut être malade et sa maladie porte sur plusieurs générations successives ; le mal qu'on observe ici n'est le plus souvent que le résultat de ce que les parents ou les ancêtres ont élaboré ; c'est, à l'occasion de quelque cause fortuite, la manifestation apparente, sur un seul de ses éléments, d'un trouble morbide qui porte sur toute la famille. La maladie chez tout individu porte, à côté de ses caractères acquis, une empreinte congénitale qu'il faut savoir discerner. Il est donc important d'aller à la recherche, chez

les parents, les grands-parents, les ancêtres mêmes, des différentes affections capables de se transmettre, et d'étudier brièvement si les conditions de vie et les divers croisements ont pu les modifier ou les accuser. Il ne s'agit pas simplement d'explorer l'hérédité directe : l'hérédité collatérale, elle aussi, a son importance ; la maladie de l'oncle ou du cousin révèle souvent quelque affection familiale et sur laquelle Ribot depuis longtemps déjà a attiré l'attention. Il n'est pas jusqu'à la descendance dont l'étude n'ait sa valeur en ce qu'elle peut révéler par ses modifications physiques ou même intellectuelles des tares que le malade aurait pu ignorer ou qu'il vous aurait cachées.

Et il faut bien songer de plus que celui-ci appartient à une classe et à une société particulières, voire même à une époque déterminée qui, toutes, portent en elles des causes multiples de maladies. Elles ont chacune un degré et une forme de civilisation bien définis, des préoccupations morales et professionnelles distinctes, des modes d'existence, une hygiène et jusqu'à des vices qui leur sont propres et dont l'étiologie de leurs maladies se ressent. Il est incontestable que, de nos jours, on songera plus que jamais à l'influence prépondérante de l'alcoolisme dans la genèse des maladies et que, d'ailleurs, suivant la situation sociale du malade, cet alcoolisme, en son fond et sa forme, par suite dans son action, variera considérablement.

La syphilis ne se retrouve-t-elle pas de plus en plus à l'origine de nombreuses lésions? Et cet autre fait que certains malades se présentent avec un aspect spécial qui, *à priori*, fait penser à la syphilis ou à quelque autre maladie vénérienne, n'est-il pas la caractéristique d'une société particulière et même d'une époque. C'est un fait reconnu de tous que l'encombrement des villes, le surmenage, la mauvaise hygiène,

les habitudes éthyliques sont causes puissantes de la tuberculose, que, ces causes progressant sans cesse, la tuberculose, elle aussi, progresse dans d'énormes proportions et que le médecin de notre époque, surtout s'il exerce dans un centre industriel et surpeuplé, devra y songer plus que jamais, tant comme cause ou complications des maladies que comme danger social.

Et que d'autres affections semblent s'attacher à notre époque, comme la neurasthénie et les maladies mentales qui semblent tenir à une dépense intellectuelle excessive et à une activité fébrile mal dirigée, ou, comme l'appendicite, dont les cas sont devenus si fréquents et pour laquelle on a pu incriminer des tendances de plus en plus défectueuses dans l'hygiène de l'alimentation. Croyez-vous encore que la loi récente sur les accidents du travail ne traduise pas une évolution particulière de la société et le développement intensif du travail industriel? Dans la cause des maladies et des affections chirurgicales ce progrès est un élément de haute portée que le médecin devra toujours avoir présent à l'esprit. Et il ne faut pas oublier que l'industrie est totalement absente de certaines régions, que dans les autres elle affecte des formes variables suivant chacune, entraînant dans les accidents des variétés particulières, si bien que, suivant le milieu dans lequel il exercera, le médecin dirigera son esprit de façon différente; certaines vues conviendront ici qui, ailleurs, seraient déplacées et souvent la forme de la maladie ou l'aspect des lésions n'imposeront le diagnostic que grâce à la connaissance du milieu et de ses habitudes.

Ainsi, et c'est ce qui rend indispensable l'étude sociale des diverses classes dans lesquelles on exerce, à chaque classe de la société répond toute une série de maladies ou de variétés particulières de ces maladies. Les connaître, c'est se mettre

en état de les prévoir ; et les prévoir c'est non seulement se rendre capable pour chaque malade d'une thérapeutique plus précoce et plus active, mais c'est aussi pénétrer plus intimement l'origine des phénomènes ; c'est de leur cause apparente et en quelque sorte individuelle en venir à leur raison cachée et sociale ; c'est poser les bases de la prophylaxie.

Vous le voyez, l'observation n'est pas finie lorsque l'on a recueilli tous les renseignements que peut apporter l'étude d'un malade, de sa vie, de ses proches même. Ses mœurs, son temps et la place qu'il y occupe peuvent être d'un intérêt puissant. L'homme moins que jamais est isolé ; de nombreux liens l'unissent à ses semblables et à mesure que la société, dans un but de défense, resserre les liens et donne plus de cohésion à tous les groupements humains, l'individu perd de sa personnalité ; il subit malgré lui l'influence des circonstances, par la force des choses il rentre dans une classe spéciale, il en épouse l'esprit, par suite les habitudes et les vices parfois ; il en partage les dangers. Quoi qu'il fasse, il n'échappe jamais complètement à l'ambiance ; il est ce que la société le fait ; elle s'impose à lui avec toutes ses protections et son organisation parfois bienfaisante, mais aussi avec ses lois inflexibles. Ce sont ces lois et leurs conséquences variables suivant le milieu, qui souvent sont cause de maladies ou qui leur impriment une forme et une marche spéciales. Le médecin ne doit pas les négliger ; ce sont les circumfusa de son observation ; il doit y penser, les étudier et en préciser l'influence.

Ceci fait, vous possédez tous les éléments qui vous sont nécessaires pour continuer votre diagnostic. Par analyse, vous avez recueilli vos matériaux, vous avez fait une hypothèse que votre expérimentation a contrôlée ; par la discussion de votre

diagnostic différentiel, vous l'avez confirmée d'une façon définitive par la contre-épreuve, et vos recherches tant dans la vie du malade que dans la société où il évolue en vous fixant sur l'étiologie du cas mettent fin aux ressources de votre investigation. Avec elles vous devez arriver au diagnostic, et son indécision, après un tel examen, ne peut tenir qu'à la difficulté du cas envisagé ou à votre ignorance. Et d'ailleurs cette ignorance n'a rien qui puisse entacher votre réputation, quel que soit notre savoir il nous est impossible de connaître toute la pathologie et plus encore toutes les variations cliniques.

Quelquefois vous aurez beau accumuler les faits, pousser aussi loin que possible votre enquête, aucune idée ne vous viendra à l'esprit. Soit que vous fassiez votre examen à une époque trop rapprochée du début de la maladie, lorsqu'elle n'offre encore aucun caractère distinctif, soit que celle-ci ait une apparence encore inconnue pour vous, il vous sera impossible de fonder une hypothèse logique. D'autres fois, au contraire, plusieurs diagnostics vous conviendront sans que vous puissiez trouver pour établir votre choix quelque caractère différentiel important. Si votre examen a été fait avec toute la précision désirable, si vous n'avez rien omis, vous n'avez d'autre ressource que de laisser évoluer la maladie et d'en surveiller très attentivement la marche. Vous ne l'abandonnez pas, loin de là; vous étudiez les modifications que le temps apporte aux symptômes que vous avez observés et vous restez à l'affût de quelque signe nouveau capable de diriger votre esprit dans la vraie voie. Vous prolongez votre œuvre d'analyse, contrôlant à tout instant les faits recueillis par l'évolution même de ces faits et par les faits nouveaux; vous profitez du moindre indice qui s'offre à vous et il est rare qu'au bout de peu de temps une hypothèse ne

s'élabore pas enfin que contrôle et confirme la suite de votre examen.

Du reste, si je vous ai dit, il y a peu de temps, que vos recherches sur le milieu du malade mettaient fin aux ressources de votre investigation, il ne faut pas conclure de cela que votre observation puisse être jamais terminée ; elle ne s'achève qu'avec la maladie elle-même. Tout n'est pas fini lorsque vous tenez d'une façon certaine le diagnostic de l'affection ; pendant toute sa durée il vous en faut encore surveiller la marche, en observer les moindres symptômes, en épier les complications possibles. Quel profit peuvent tirer d'un tel examen votre thérapeutique et peut-être aussi, pour votre diagnostic, la prophylaxie que vous conseillerez. Quelquefois, en effet, vous vous apercevrez que le diagnostic que vous aviez porté est erroné et qu'il ne convient plus aux symptômes nouvellement apparus : une fausse similitude, la puissance de quelque autorité, une observation défectueuse ou quelque raisonnement hâtif et imparfait, vous auront fait confondre deux affections que rapprochent certaines analogies.

Prenez-y garde. Lorsque aucune hypothèse décisive ne vous vient à l'esprit, vous êtes dans l'ignorance ; lorsque votre hypothèse est fausse, vous êtes dans l'erreur, ce qui est plus dangereux. L'une vous laisse libre et vous stimule même vers la recherche de la vérité ; l'autre, par la fausse assurance qu'elle vous donne, vous la voile et entrave, à votre insu, tous vos jugements. Il ne faut pas laisser au hasard le soin de vous éclairer ; mais, doutant toujours de vous-même, il faut, par une continuelle attention, prévenir toute possibilité d'erreur : votre observation ne sera donc jamais achevée ; par elle, vous contrôlerez, chaque jour et à chaque étape de la maladie, vos premiers jugements et, n'ayant jamais en eux une foi absolue, vous serez prêt à les modifier ou à les aban-

donner au besoin. Ne laissez jamais s'échapper une erreur sans en dégager tout l'enseignement qu'elle comporte; c'est une des conditions pour n'y plus retomber: recherchez quelle en peut être la cause; l'erreur complète est impossible; toujours vous trouverez à la base une part de vérité dont l'évidence vous l'aura fait accepter, mais à laquelle vous aurez attaché plus d'importance qu'il ne convenait. Cause de votre erreur, c'est elle qui l'a soutenue dans la suite. Efforcez-vous de discerner cette vérité partielle, cherchez la raison qui vous en a fait dépasser les limites et rejetez sans faiblesse tout ce qu'elle ne renferme pas. Il faut avoir vis-à-vis de soi-même et vis-à-vis des autres le courage de son ignorance et de ses erreurs; elles sont si humaines ! Il y a moins de ridicule à les reconnaître que de danger à se les dissimuler. Il faut oser dire : je ne sais pas. Et du reste, quel que soit le degré de certitude auquel nous parvenions, aboutissons-nous jamais à la vérité absolue ? Notre ignorance persiste sur certains points et il est toujours quelque côté par où notre diagnostic demeure indécis; c'est une source indéfinie d'activité nouvelle. Les quelques réalités que nous découvrons chez un malade nous en laissent pressentir beaucoup d'autres, et, comme la recherche des causes est une des plus nobles inquiétudes de l'homme, chaque découverte redouble notre énergie et nous entraîne vers quelque vérité inconnue. Il y a du vrai dans ce que disait Pascal : « Nous ne cherchons jamais les choses, mais la recherche des choses. » Le désir sans cesse renaissant de connaître davantage, cet appel de l'inconnu à l'esprit humain soutient et stimule nos forces : et qui sait, après tout, si ce n'est pas là pour toute âme ambitieuse, inquiète de vérité, la fin providentielle de l'ignorance ?

Je suppose donc que des recherches attentives et méthodiques vous ont gardé de toute erreur et ont réduit au mini-

mum la part inévitable d'inconnu : vous êtes en possession du diagnostic. Mais, avec lui, votre tâche n'est qu'ébauchée : par l'observation appuyée sur l'expérimentation, vous avez rassemblé les données nécessaires ; par votre hypothèse, peu à peu transformée en diagnostic précis, vous avez établi les rapports qui les enchaînent, vous en avez démêlé la complexité. Le problème qu'il vous faut résoudre est tout autre. Il consiste, étant donné un malade, à rétablir le jeu naturel de ses organes atteints, à assurer entre eux l'harmonie, et à préserver ceux que l'affection n'a pas encore touchés.

En définitive, c'est là votre unique raison d'être et le seul but de vos longues recherches. Tout ce que vous avez fait jusqu'ici n'en est que le prélude. Voulant agir, vous vous êtes mis en état de pouvoir : c'est maintenant, à vrai dire, que votre œuvre commence.

Or, cette œuvre est double : tout d'abord, vous avez à appliquer votre action sur la maladie qu'on aura confiée à vos soins ; ensuite, vous avez à en prévoir toutes les conséquences et à envisager l'avenir. La thérapeutique satisfait la première, le pronostic répond à la seconde.

En ce qui concerne l'art de guérir, sachez tout d'abord vous tenir à égale distance et du scepticisme et de tout enthousiasme exagéré ; ni l'un ni l'autre ne sont conformes à la réalité des choses. Le premier par le doute qu'il émet sur l'efficacité de toute intervention, désintéresse du malade; le second, par son excès de confiance, conduit à une thérapeutique brutale et, par les déceptions qu'elle prépare, engendre le doute. Là encore conservez l'impartialité scientifique ; ayez conscience de votre faiblesse, mais reconnaissez en toute justice le peu que nous savons ; quelques médications vous sont définitivement acquises ; le nier serait manquer de clairvoyance, ne pas les utiliser serait faillir à votre mission. Étu-

diez-les loyalement, avec un esprit juste ; ne leur demandez pas plus qu'elles ne peuvent donner, plus que la science nous a permis d'espérer d'elles, n'en faites pas des panacées universelles, mais si vous conservez à leur sujet toute la circonspection qui convient, et si vous en connaissez le déterminisme, gardez en leur succès une conviction inflexible : croyez à la thérapeutique.

Certains médecins s'en font ou paraissent s'en faire une idée fausse, soit qu'ils l'aient acquise naturellement, soit que peu à peu le contact de la clientèle la leur ait donnée. Ils lui accordent bien quelque confiance mais ils n'acceptent de ses ressources que celles qui agissent directement sur les phénomènes et ils lui refusent toute influence dans la marche et la guérison des maladies. Celles-ci, disent-ils, guérissent d'elles-mêmes, nous n'avons sur elles aucun pouvoir et nous ne saurions plus espérer que de faire tomber la fièvre, apaiser la toux ou calmer les douleurs. Ce n'est plus le scepticisme absolu ; cette conception, quelque peu attardée de la thérapeutique, s'en distingue par certaines affirmations précises, mais somme toute elle revient à l'empirisme. Il faut bien reconnaître qu'elle ne répond pas aux données que nous possédons aujourd'hui ; exacte peut-être à une époque où l'absence d'expérimentation empêchait de pénétrer la nature intime des moyens que nous mettons en jeu, elle ne l'est plus de nos jours où quelques-uns d'entre eux nous sont scientifiquement connus. Notre époque réclame une action plus scientifique et plus éclairée.

A cet égard, d'ailleurs, toutes les affections peuvent se diviser en deux grandes classes : les unes sont incurables et nous échappent ; les autres sont curables, ou du moins nous apparaissent comme telles. Il faut agir selon le cas.

Avez-vous affaire à quelque maladie inguérissable, ou en-

core à quelque maladie dont la nature nous est inconnue, si peu rationnelle et si défectueuse soit-elle, la thérapeutique symptomatique est votre seule ressource ; il faut y avoir recours ; mais souvenez-vous qu'elle est, pour tout esprit scientifique, un aveu d'impuissance ; ne l'employez qu'en désespoir de cause.

Quant aux affections qui vous paraissent curables, vous en éliminerez tout d'abord celles dont le diagnostic reste incertain. En attendant que de nouveaux faits apparaissent qui confirment votre hypothèse ou en fassent naître une, vous n'avez, pour motiver et justifier votre intervention, aucun fait précis. Et cependant, on réclame vos soins, il faut agir. C'est encore à la thérapeutique des symptômes que vous devrez recourir, sans qu'ici toutefois on puisse la comparer à la précédente. Semblables en fait, elles diffèrent en esprit : celle-là était définitive, celle-ci est une thérapeutique d'attente variable avec l'évolution de la maladie ; l'une, immuable, ne voulait que soulager, l'autre, inquiète, veut guérir à tout prix. Qu'importe l'activité ou la réserve de la première : quand elle a vaincu la douleur, elle a atteint son but ; la seconde n'est jamais trop prudente. Lorsque votre diagnostic est encore indécis et que votre examen demeure inachevé, gardez-vous de toute thérapeutique intensive : en toute logique, vous ne pouvez aborder le traitement tant que la première partie de votre œuvre clinique reste incomplète et, d'autre part, vous risqueriez par des médications peut-être inopportunes d'aggraver une maladie qui vous est encore inconnue, ou tout au moins de voiler des phénomènes dont la constatation est de toute importance pour la découverte de votre diagnostic.

Enfin parmi les maladies curables, arrivons à celles dont la nature ne vous échappe pas et dont le diagnostic vous est

connu. Ici vous possédez aussi complètes que possibles toutes les données du problème ; agir sur les symptômes ne suffit plus, c'est sur la cause même qu'il faut faire porter votre action. Ce n'est plus un simple traitement symptomatique, primitif et caduc, c'est la vraie thérapeutique étiologique ou causale, la seule qui soit scientifique ; efforcez-vous d'en réaliser les conditions et celles-ci réunies, employez-la toujours. Ce qu'elle requiert avant toute chose, c'est un diagnostic précis et aussi complet que possible. Ne négligez rien pour en connaître tous les détails ; le moindre symptôme peut modifier votre intervention. Une même cause en effet peut ne pas appeler une thérapeutique uniforme ; cette cause agit souvent de façon fort différente. La thérapeutique ne s'adresse pas à la maladie telle que la pathologie la conçoit, mais telle qu'elle existe en réalité dans la clinique. Selon la résistance des divers organes, leurs atteintes antérieures et les prédispositions individuelles, elle revêt des aspects multiples et variés ; autant de malades, autant de formes distinctes d'une même affection ; souvent deux maladies, qui paraissent absolument dissemblables, reconnaissent cependant une origine identique. En chacune d'elles, à côté de sa cause efforcez-vous de distinguer par une analyse minutieuse de toutes les réactions de l'organisme, ce qui lui donne son caractère particulier ; les conditions propres à chaque organe et à chaque appareil, les habitudes du malade, son genre de vie, sa constitution et son hérédité, autant de particularités individuelles dont chacune appelle ses indications spéciales Le point faible et le plus à craindre n'est pas toujours le plus apparent ; à vous de le découvrir et d'y faire prévaloir votre action. « Celui-là seul instituera un traitement vraiment médical qui, clinicien consommé, aura su analyser minutieusement chaque réaction de chaque organe et en déduira l'indication qu'il peut être

nécessaire de remplir. » C'est en s'inspirant de ces pensées qu'Hayem a parfaitement défini la thérapeutique : « La connaissance des indications et l'art de les remplir. »

Mais ne vous arrêtez pas là : toute maladie entraîne à sa suite des complications spéciales à chacune d'elles, et variables selon chacun de nous. Sachez les prévoir et en faire la prophylaxie. Trop souvent hélas ! c'est à cela que se réduit votre intervention efficace ; vous seriez impardonnable de n'y pas songer.

Enfin n'oubliez pas l'entourage de celui qui a réclamé vos soins. Là encore, il y a toute une prophylaxie à faire et des plus importantes, soit que l'affection de votre malade présente quelque danger pour tous ceux qui l'approchent, soit qu'elle traduise pour les siens quelque tare héréditaire dont vous devez prévenir les effets. On ne vous pardonnerait pas, et à juste titre, les troubles éloignés et inattendus sur lesquels vous n'auriez pas éveillé l'attention, ou la contagion que vous n'auriez pas su éviter. Vous avez emprunté à la famille quelques éléments qui ont servi à votre diagnostic ; reconnaissez ce qu'elle vous a donné, en faisant rejaillir sur elle quelques-uns de vos conseils et un peu de votre dévouement éclairé.

Souvent enfin votre intervention a une portée plus large et plus haute encore. Il est des cas où la société qui vous a confié le soin de sa vie, peut être mise en péril. Souvenez-vous qu'en dépit de toute autre considération que le secret professionnel, vous avez le devoir de veiller sur elle et de la sauvegarder. Ne trompez pas sa confiance. Elle attend de vous plus qu'une thérapeutique individuelle, plus même qu'une prophylaxie familiale : Elle veut une prophylaxie sociale. En toute justice, vous la lui devez.

Mais cela m'entraînerait dans des considérations particu-

lières et dont l'étendue dépasserait et le but et les limites de cette lettre. Elles réclament un développement à part : j'y reviendrai dans la suite.

Mais, avant de quitter votre malade et sa famille, une dernière considération vous retient encore auprès d'eux : le pronostic, autrement dit, votre jugement sur les modifications qui peuvent survenir dans la maladie que vous venez de découvrir et de traiter, sur sa durée probable et sa terminaison.

L'examen de votre malade enfin achevé, lorsque vous avez fait, dans ses antécédents et dans son entourage, des enquêtes précises et détaillées, vous possédez les éléments nécessaires pour prévoir, autant que la science vous le permet, l'évolution ultérieure de l'affection. Or, ce que l'esprit scientifique oblige d'accepter c'est que : à chaque lésion, à chaque trouble morbide répond sûrement une marche toujours identique et que, en ce qui concerne l'avenir, le rôle idéal du médecin devrait être facile. Le diagnostic une fois établi, le pronostic devrait en découler naturellement comme une conséquence fatale, selon les lois du plus strict déterminisme.

Il n'en est pas ainsi. Il y a trop d'obscurités dans les sciences qui nous occupent, trop d'inconnues à notre diagnostic, alors même que nous croyons en avoir approfondi toutes les difficultés. On peut affirmer d'ailleurs qu'il y en aura toujours : jamais nous ne pourrons apprécier la valeur exacte de telle ou telle constitution, de tel antécédent ou de telle habitude, et il est certaines influences dont l'action précise nous échappera, quoi que nous fassions. Qu'elles agissent, l'expérience nous l'a appris et l'expérimentation nous l'a confirmé; mais le comment de leur action restera toujours soumis à bien des incertitudes : chaque individu a son coefficient personnel qui n'est autre chose que la résultante plus ou moins complexe de toutes les conditions qui déterminent sa personnalité ; les

éléments en sont infinis; pour un que nous croyons savoir, dix autres se dérobent: et, quand nous devrions tous les connaître, leurs rapports et la valeur même de ces rapports resteraient encore indécis, ils échappent au contrôle de la science; mathématiquement nous ne les connaissons pas; il est plus que probable que nous ne les connaîtrons jamais.

Et c'est pour cela d'ailleurs que si souvent la clinique a de ces surprises qui déjouent toutes nos prévisions, elle nous rappelle sans cesse notre ignorance. C'est par tous les doutes qu'il soulève que le pronostic dans une certaine mesure laisse le champ libre à l'imagination de chacun ; il est à souhaiter qu'un jour il devienne vraiment scientifique, à l'heure actuelle il ne l'est pas ; une part de sentiment s'y mêle toujours qu le fait solidaire de celui qui le porte autant et plus peut-être que de ce pour quoi il est porté. Gardez-vous de cet écueil ; ayez toujours en vue les certitudes scientifiques ; qu'elles soient la base toujours présente à l'esprit de vos raisonnements; et cependant n'oubliez pas la délicatesse et la prudence avec laquelle vous devez aborder cette partie de votre tâche. Entre le pronostic que vos investigations justifient et ce que vous devez laisser entrevoir à votre malade et à sa famille, il y a un abîme; ne leur en abandonnez que ce qu'ils peuvent porter. Homme de science, vous devez la vérité à ceux qui se sont confiés à vous ; homme de cœur, vous la devez avec tous les ménagements qui conviennent à ceux qui souffrent et qui attendent de vous non l'expression brutale des lois inflexibles de la nature, mais des paroles de consolation et d'espérance. Ce qu'il importe que vous disiez à cette heure délicate de votre mission ne saurait différer en essence, mais doit varier dans sa forme, selon la gravité de la maladie, la force de caractère de votre malade et aussi l'anxiété et l'intelligente attention de ceux qui l'entourent. Il y a des cas où il faut tout dire; il

y en a d'autres où il faut voiler la vérité ; et, entre ces deux extrêmes, il y a place pour tous les intermédiaires ; songez à l'état de ces âmes qui, dans l'inquiétude et l'angoisse parfois, attendront impatiemment vos paroles, et qui, après votre départ, les analyseront pour en exprimer tout ce qu'elles renferment et pour y puiser autant de motifs de joie ou de tristesse. Veillez sur toutes vos expressions et contenez vos pensées; chaque mot portera, chacun de vos gestes et même de vos regards sera épié. Là encore, c'est par une étude attentive et méthodique de la psychologie du malade et du milieu, et aussi par une sorte d'intuition et de délicatesse native que vous frapperez juste, laissant après vous, avec quelque crainte salutaire, une chaude atmosphère d'espérance et de réconfort.

D'ailleurs je ne veux pas aujourd'hui vous en dire davantage en ce qui concerne le pronostic; je tenais seulement à vous en indiquer l'esprit. Le reste intéresse vos rapports avec la clientèle et je le réserve pour plus tard.

Mais ce que je veux dès maintenant vous montrer, c'est qu'à mesure que vous avez avancé dans votre œuvre clinique définitivement achevée par l'établissement du pronostic, les ressources scientifiques de votre esprit ne vous ont pas suffi. Déjà, au début de votre recherche, lorsque vous avez institué votre hypothèse, bien que fidèle à vos observations, vous leur avez cependant ajouté une idée particulière, celle d'un rapport que la nature ne vous offrait pas de façon indiscutable, puisque vous l'avez soumis au contrôle de l'expérience, mais qu'avec l'aide des faits vous avez créée. Pendant un instant, si court soit-il, vous avez puisé à une autre source qu'à la source scientifique ; et si l'expérience, par sa rigoureuse exactitude, vous y a un instant ramené, le diagnostic qui n'est après tout que le développement plus ou moins complexe de votre conception première, par toutes les hypothè-

ses qu'il soulève et sur lesquelles il repose et aussi par toutes les idées nouvelles qu'il fait naître, vous en a écarté peu à peu. Cette tendance, votre traitement l'a accusé ; c'est au côté scientifique de votre esprit que vous avez sans aucun doute emprunté le choix du mode d'action, la méthode pour la mettre en œuvre, la précision pour l'indiquer ; mais là n'est pas le tout de votre thérapeutique ; ce n'en est que la lettre ; elle contient une idée qui la dépasse et qui l'anime. Dans toute votre médication et jusque dans cette ordonnance que vous avez élaborée de toutes pièces, où vous avez enfermé votre amour de la vie et qui doit en quelque sorte porter une vie nouvelle dans un organisme affaibli, il y a plus que la simple recherche ou la simple application d'une vérité scientifique, il y a une activité particulière et spontanée par où vous abandonnez les limites de la science et pénétrez dans l'art.

Dès que vous abordez le pronostic c'est pis encore. A la base, il y a bien certes une vérité, un fait précis d'ordre scientifique qui vient asseoir solidement vos vues et garder votre imagination; —il lui est si facile de s'égarer à cette heure ; — mais lorsque par vos paroles graves, quoique réconfortantes par votre bonté, vous apportez à cette âme de malade quelques lueurs d'espérance et de paix, lorsque, découvrant à l'horizon des clartés sereines, vous changez en douce quiétude le désespoir d'une famille, et qu'à votre départ enfin vous laissez la joie là où la tristesse vous avait accueilli, vous n'êtes plus le chercheur dont la froide logique asservit la nature, vous créez dans les âmes des pensées et une vie nouvelle, vous êtes artiste.

V

Le médecin est la vestale de l'humanité ; il veille sur le feu sacré de la vie. Cette flamme légère dans ce vase fragile, c'est le précieux dépôt que la société confie à sa science, à sa sollicitude. Et l'allégorie païenne acquiert une singulière précision lorsqu'on envisage dans son ensemble l'élévation du rôle des vestales et le statut rigoureux qu'il comportait.

Ces prêtresses, en effet, pendant les dix premières années de leur consécration, devaient s'appliquer à acquérir les connaissances particulières à leur mission et à se pénétrer de l'importance de leurs devoirs. Puis, entourée de l'universelle estime, la vestale prodiguait tous ses soins, toute son attention à la conservation de cette flamme symbolique sur l'autel de la déesse.

Mais là ne se bornait pas son rôle. La vestale était encore la confidente et la conseillère de toutes les peines, de toutes les misères matérielles ou morales. Son caractère sacré, outre l'inspiration divine, semblait lui conférer l'omniscience, et ses avis étaient pieusement écoutés ; dans certains cas ils avaient même force de loi.

Une des plus nobles attributions de la vestale était aussi la bienfaisance, et sa générosité s'étendait à tous les miséreux

voire aux criminels, quels que fussent leur passé et leur origine.

Enfin, la prêtresse, pour couronner dignement sa vie sacerdotale, consacrait les dernières années de son ministère à l'initiation des néophytes.

N'est-ce pas là, en quelques lignes, l'existence tout entière du médecin ; n'est-ce pas là la plus haute conception de sa mission ?

Cependant, celle-ci a d'autres exigences, plus complexes, plus délicates.

Parfois quelque impureté vient ternir la flamme de vie ou la voiler ; elle vacille sous l'influence de souffles épars. C'est alors, mon cher confrère, que doit intervenir *l'esprit artistique* du médecin pour conserver à cette clarté toute sa limpidité et tout son éclat.

L'appréciation de nuances graduées à l'infini, de rythmes à peine sensibles, de formes à peine accusées où nulle ligne géométrique ne vient jamais guider l'hésitation du regard, exige un concours de facultés spéciales, une tendance intellectuelle particulière, un sens de l'observation, pourrait-on dire, auquel la méthode purement scientifique ne saurait suppléer. Car, pour bien observer la vie, il faut l'aimer.

Comment le médecin se désintéresserait-il de l'œuvre artistique qu'il a sous les yeux dans la floraison matérielle de la vie ? Comment, après avoir appliqué à la recherche de la vérité la science précédemment acquise n'accorderait-il pas à l'étude de la vie la part d'idéal qui la complète et qui la magnifie ?

S'il est vrai que le sens esthétique n'est pas également imparti à chacun, il est rare que tout homme en soit complètement dépourvu. Cette faculté est plus ou moins consciente, plus ou moins développée selon l'atavisme, le tempérament, l'éducation ou le degré de culture, mais elle existe et se mani-

feste chez les natures les plus frustes et les plus primitives.

L'esprit scientifique peut, dans une certaine mesure, s'acquérir par la volonté et le travail. C'est, à peu de chose près, la formule que d'Alembert employait en parlant de l'art : « L'art s'acquiert par l'étude et l'exercice. » Mais c'est là une conception matérielle, absolue de la faculté de créer qui est donnée à l'homme, une conception étymologique, si j'ose dire.

L'esprit artistique, au contraire, est inné ; il oriente ses recherches, ses efforts vers « cette incarnation de l'idéal » dont parle Toussenel.

L'esprit artistique constitue une aspiration vers *le Beau*, ou mieux vers *l'Harmonie*, car le Beau est une conséquence nécessaire de l'Harmonie. L'art n'est qu'un moyen.

D'autre part, les tendances esthétiques sont individuelles et relatives ; c'est pourquoi les arts sont multiples, simples ou complexes. Les arts, pris dans leur ensemble, dévoilent à l'observateur une perspective infinie où se manifestent les tendances, les aspirations de l'homme, de l'individu, des sociétés, parfois même d'époques entières dans l'histoire de l'humanité.

L'iconographie nous révèle d'abord l'art simple, l'art primitif qu'on rencontre en premier lieu dans le dessin de certaines silhouettes gravées sur la roche ou sur la corne. Puis, la sculpture et le modelage. Ce sont les premiers essais, les premières ébauches de l'idéal humain vers l'harmonie des *formes* que l'art grec devait porter à son apogée.

Beaucoup plus tard, à l'harmonie des formes, la peinture devait joindre l'harmonie des *couleurs*.

Entre temps, le besoin qu'éprouve l'homme de traduire ses sentiments et ses désirs, sa passion, sa joie ou sa douleur sous une forme idéalisée, donnait naissance à la musique

(*harmonie des sons et du rythme*), à la danse (*harmonie des sons, du rythme et du geste*), à la poésie (*harmonie de la pensée, du rythme et des mots*), au chant (*harmonies réunies de la musique et de la poésie*).

Évidemment, les différentes manifestations de l'art revêtirent de nombreux aspects qu'il serait fastidieux de relater ici. Mais ce sont là les types principaux qui aboutirent à l'art dramatique musical, expression intense de l'idéal humain qui réalise et réunit toutes les harmonies précédentes, grâce aux ressources inépuisables du génie moderne. Chez une âme bien douée, cet art provoque les sensations, les émotions les plus vives, les plus complexes et les plus intimes ; c'est pour ainsi dire un critérium de culture artistique.

Point n'est besoin, en effet, de créer soi-même pour recueillir toutes les jouissances artistiques, et cette faculté est bien précieuse qui nous permet de sentir, de nous exalter avec le maître qui créa l'œuvre.

C'est dans la mesure de vos facultés artistiques qu'il vous sera donné d'étudier, d'apprécier, d'admirer ce chef-d'œuvre : le corps humain.

Lorsque au chevet de vos malades vous apporterez votre acquis, la masse de vos connaissances d'origines diverses qui vous sont indispensables, homme avant tout, vous vous rendrez compte que votre science est bien petite en face du redoutable et captivant problème de la vie humaine. Celle-ci, vous ne la connaîtrez jamais assez, et vous ne sauriez délaisser l'un quelconque des moyens d'instruction qui vous permettent de compléter votre science et d'envisager la vie sous ses aspects les plus variés.

L'art est un de ces moyens. Il donne la sensation de ce que la vie a de plus élevé, de plus pur, de plus immatériel. Il permet de comprendre à quelle suprême beauté aboutit

cet ensemble : le corps animé par le souffle mystérieux, par l'étincelle divine.

En vain le scalpel a fouillé, divisé, isolé les organes les plus essentiels; il n'a pu arracher à la vie son secret. S'il a réussi à atteindre, à préciser certaines fonctions organiques, l'hypothèse vitale reste entière. Aussi le médecin qui sera doué du sens artistique attachera d'autant plus de prix à la vie humaine que, l'ayant admirée dans les manifestations les plus élevées de son génie, il sait que la notion, l'essence même de ce génie lui échappe.

Sa science, peut-être, n'en sera pas accrue, mais l'homme, le médecin qui prodigue ses soins aux malades non seulement par métier, mais aussi par amour de la vie, par crainte de voir s'éteindre cette flamme sacrée qu'il se sait impuissant à rallumer, ce médecin, fût-il un humble praticien de campagne, grandit de cent coudées vis-à-vis des autres hommes et vis-à-vis de lui-même.

Si l'impression d'art est faite d'harmonie et d'équilibre, l'assiduité de l'esprit artistique ne tarde pas à développer elle-même de nouvelles notions d'harmonie et d'équilibre.

Les jouissances que l'esprit artistique puise dans sa fonction fixent peu à peu et d'une façon quasi inconsciente ses facultés d'attention sur les points de détail de plus en plus nombreux. L'observation devient minutieuse, scrupuleuse sans effort, sans tension de pensée, par habitude.

Les nuances, les rythmes, les proportions se dégagent, se détachent même, s'il en est besoin, d'un ensemble parfois confus. L'esprit artistique précise ainsi les points de détail, les minuties les plus délicates, les définit, les isole et s'assimile leur causalité pour le plus grand profit de ses connaissances artistiques et cliniques.

Ce travail de l'esprit dans le domaine esthétique conduit

parallèlement au travail de science pure, ne peut avoir que la plus heureuse influence.

En l'arrachant à l'ébranlement que peut provoquer en lui le contact quotidien de toutes les misères humaines, l'art est la source d'une diversion efficace dans l'esprit du médecin qu'il retrempe.

Après avoir touché du doigt les plaies, vu évoluer les maladies, entendu crier les douleurs et les haines et s'être mesuré face à face avec la mort, le médecin, conscient de toutes ces choses qui sont du désordre, tourne ses regards vers la notion d'harmonie idéale que l'esprit artistique a développée en lui. Il scrute, il compare, coordonne les différents éléments d'appréciation dont il dispose et achève de former son jugement grâce au sens d'équilibre qu'éveille ce travail de toutes ses facultés artistiques.

Aussi, — son amour de la vie excluant d'ailleurs toute sécheresse de cœur, — le médecin artiste, au lieu de ne voir autour de lui que des maladies, — ce qui serait un acheminement vers le pessimisme, — ne voit plus que la vie, brillante et harmonieuse, source de toute beauté et de toute espérance, où la maladie n'est qu'un accident.

Et il se sent fort, parce qu'il aime et parce qu'il sait.

Surviennent les interventions graves, le chirurgien à qui les notions d'art sont familières, ne manquera pas de concilier l'esthétique des incisions avec les exigences de la technique. Dans la mesure du possible, le bistouri ménagera la « ligne académique » du corps humain, et les sutures attentives éviteront les déformations cicatricielles.

Malgré l'irresponsabilité dont, grâce à son titre, il jouit en pareille matière, le chirurgien, lorsqu'il peut éviter cette extrémité, n'a pas moralement le droit de détruire l'harmonie d'un corps. La chirurgie conservatrice, tant au point de

vue scientifique qu'au point de vue artistique, est toujours de rigueur lorsqu'elle peut être appliquée sans préjudice du résultat opératoire.

J'ai envisagé jusqu'à présent l'esprit artistique à un point de vue assez général.

Il est toutefois bien des cas où grâce au développement des facultés d'attention et d'observation que j'ai signalé tout à l'heure, l'esprit artistique exercera une heureuse influence sur le diagnostic, le facilitera et permettra parfois de déterminer exactement et de limiter la portée d'une intervention chirurgicale.

Lorsque les sens du praticien — ou si l'on préfère — lorsque sa réceptivité artistique sera suffisamment exercée, que de facilités pour observer le rythme des pulsations, les altérations nuancées des muqueuses, les sonorités pulmonaires, l'aisance, la grâce et la cadence du geste ou la gêne que lui imposerait la moindre ankylose de l'articulation, pour comparer l'extension et le développement musculaires des parties symétriques, pour apprécier enfin les symptômes parfois si fugitifs et pourtant si graves de conséquences sociales qui président au diagnostic redoutable du médecin aliéniste !

Toutes les harmonies familières viennent alors en foule — mais sélectionnées grâce à la méthode — seconder les efforts de l'homme de science. C'est le concours, cher au poète, de l'utile et de l'agréable.

Et d'ailleurs les médecins sentent bien que l'art leur est nécessaire, qu'il est une des attributions naturelles de leur esprit. Depuis déjà quelques années ils ont une tendance de plus en plus marquée à y fixer leur attention. Charcot et Richer dans leurs merveilleux travaux sur les démoniaques de l'art ont donné la première impulsion et il y a peu de temps qu'une société nouvelle se créait, la Société d'histoire

de la médecine, qui, de nos jours, s'efforce d'établir entre la médecine et l'art des liens étroits de parenté.

Que le médecin fasse pénétrer dans sa vie intime et jusque dans sa vie professionnelle et sociale un peu d'art ; qu'il ne reste pas l'homme de métier ; et il sera assurément moins malmené par les littérateurs et les poètes qui, depuis Molière, peut-être avec raison, ne l'ont pas épargné.

Laissez-moi, enfin, vous signaler cette harmonie que l'on goûte particulièrement chez le médecin, mais qui élève sa fonction bien au delà du domaine de la science et de l'art, l'harmonie des sentiments. Car si la science s'efforce vers la Vérité, et l'art vers la Beauté, l'harmonie des sentiments s'appelle le Bien, et c'est par là que la fonction médicale touche au sacerdoce. Il est en effet difficile, sinon impossible, d'admettre que des sentiments mauvais — ayant pour corollaire inéluctable le mal — puissent s'harmoniser de telle sorte qu'ils satisfassent la conscience.

Beauté, Vérité, Bonté, Trinité morale qui présidez à notre œuvre, le médecin peut être fier de traverser la vie sous votre égide. Avant de s'incliner devant la mort qu'il a si souvent bravée, il peut se retourner une dernière fois et contempler avec orgueil le chemin parcouru. Dans l'ordre social, il a occupé une situation prépondérante et enviable à plus d'un titre. La voie est digne de tenter un homme de cœur.

Sur le point de nous y engager à notre tour, sachons témoigner notre gratitude aux maîtres estimés qui par leurs préceptes et par leur exemple nous en ont permis l'accès.

CONCLUSION

En résumé, quel que soit le jour sous lequel le médecin envisage son rôle dans la société, lorsqu'il reste au lit même du malade, limitant son action aux simples individualités sans aborder encore la tâche plus large et plus élevée de rénovateur social, c'est à toutes les facultés de l'âme humaine qu'il doit puiser les éléments de ses connaissances et de ses certitudes.

Les vérités qu'on réclame de lui, les secours et les consolations qu'on en attend ont une telle portée et un si grand retentissement qu'il ne saurait en conscience négliger l'un quelconque des moyens que nous avons de pénétrer la vie. Son sacerdoce réclame la plénitude des acquisitions humaines.

Homme de science pure, il est incomplet ; il néglige tout ce qui est immatériel en nous ; il ne va pas au cœur de ceux qui viennent vers lui ; artiste, il reste dilettante, sceptique le plus souvent, il reconnaît les certitudes de la méthode expérimentale.

Je ne puis que vous répéter ici que ce que je vous écrivais tout au début de cette étude : l'esprit humain ne saurait se dédoubler sans courir les risques de la stérilité ; c'est le Janus bicéphale dont les deux faces non seulement se complètent, mais sont indispensables l'une à l'autre. Cela est vrai de tout individu et de toute profession, cela est indiscutable pour le médecin ; ce n'est pas à son seul esprit qu'on vient s'adresser, c'est à son esprit et à son cœur, à tout ce qui fait de lui un homme achevé.

Si donc vous voulez répondre à votre mission ici-bas, votre premier devoir est de développer en vous toutes les ressources de votre humanité. « Ανθρωπευεσθαι faire l'homme », comme dit Aristote, c'est-à-dire tendre vers le plus complet achèvement de l'idéal humain, tel est, somme toute, le premier de tous vos devoirs, l'unique, si j'ose dire ainsi.

Je me suis efforcé de vous le montrer au lit de chacun de vos malades en suivant votre esprit dans toutes ses phases et en analysant ses diverses opérations ; il me serait facile de reprendre cette étude en suivant le médecin non plus au chevet de l'individu, mais au sein des familles et de tous les groupements humains, en face des questions capitales qui tourmentent la société, et par exemple pour ne citer que les principales, en face de la tuberculose, de la syphilis, de l'alcoolisme, des logements insalubres, du mariage même, de la culture des enfants, des sports et de tant d'autres encore.

Ce n'est plus une simple étude qui y suffirait, mais un ouvrage de plus longue haleine ; je me le réserve pour plus tard.

Je me borne aujourd'hui à vous montrer que des études approfondies ne suffisent pas à faire un médecin, qu'il faut leur ajouter des qualités indispensables et naturelles et les compléter par une rigoureuse éducation artistique. Sou-

venez-vous bien que c'est à tous qu'il faut aller, à tous les corps, à tous les esprits, à toutes les souffrances. Vous devez être à la hauteur et à la portée de tous.

Votre œuvre est belle, elle peut être puissante et elle le doit ; mais pour y parvenir elle réclame de vous un dévouement total, une belle âme et un grand cœur. Je vous l'ai déjà dit et je vous le répète : la médecine est plus qu'une profession, elle est un sacerdoce.

Vu : le Président de la thèse,
PAUL BERGER

Vu : le Doyen,
DEBOVE

Vu et permis d'imprimer
Le Vice-Recteur de l'Académie,
LIARD

Mayenne, Imprimerie CH. COLIN.

THESE

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE